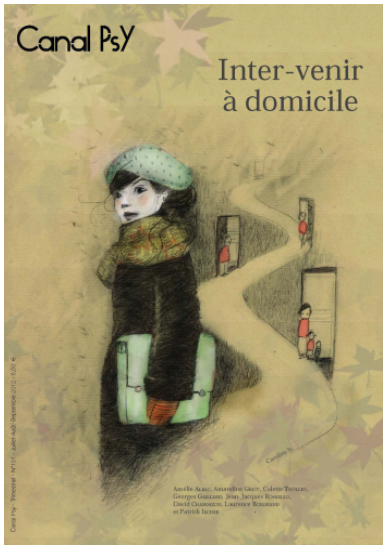



Caroline Bartal (caroline-b-island.blogspot.fr)

**Canal Psy**
ISSN : 2777-2055
Éditeur : Université Lumière Lyon 2

# 101 | 2012
# Inter-venir à domicile

https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=87

**Référence électronique**
« Inter-venir à domicile », *Canal Psy* [En ligne], mis en ligne le 08 juillet 2020, consulté le 10 juin 2024. URL : https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=87

**DOI :** 10.35562/canalpsy.87

# SOMMAIRE

Frédérik Guinard
Édito

## Dossier. Inter-venir à domicile

Colette Thollet, Amélie Albac et Amandine Griot
Vers une possible rencontre en SESSAD, à la croisée des chemins

Georges Gaillard
*SESSAD, une institution nomade. Éduquer et soigner à domicile* sous la direction de Pascal Roman et Jean-Jacques Rossello

Jean-Jacques Rossello
Une recherche-action : l'après-coup

David Chandezon
Du cafard à homme au cafard de l'homme, penser un espace pour chaque espèce

Laurence Bongrand
Pratique clinique en milieu rural

## Coup de cœur

Jean-Marc Talpin
Justin Torres, *Vie animale*

## L'œil du psyclone

L'œil du psyclone

## À propos

Patrick Ischer
« En général, les cadeaux-déco flambent chez nous ! »

## Le coin du chineur

À la découverte du Père pénard…

# Édito

**Frédérik Guinard**

## TEXTE

1 Depuis quelques années déjà, la relation du sujet à son habitat, à son cadre de vie, fait l'objet de nombreuses recherches cliniques et sociales. La dimension du « chez soi » implique en effet un ensemble de liens sociaux et affectifs complexes touchant aux questions de l'intimité, de l'identité, de processus d'appropriation/désappropriation d'un espace, tout autant qu'aux figures du visiteur, de l'intrus, de l'étranger.

2 Ainsi « se rendre à domicile », pour le professionnel ou le chercheur, complexifie et décale singulièrement les modalités de son approche et de son intervention auprès de sujets. La recherche-action en SESSAD menée par Pascal Roman, Jean-Jacques Rossello et son équipe, décrit comment ces pratiques viennent « déloger » l'intervenant de son lieu de référence pour venir le « confronter à l'intimité familiale ». Un cadre de travail *hors-cadre* qui viendrait, dans le prolongement des travaux de José Bleger, convoquer dans la *praxis* toute la dimension de l'ambiguïté, de la différenciation Moi/Non-Moi et du travail du négatif.

3 Les services de type SESSAD incarnent tout particulièrement cette clinique de l'ambiguïté, dans la manière dont leurs équipes viennent travailler au plus près des lieux de vie (école, domicile, quartier…) des enfants et adolescents qu'elles accompagnent. Comme le proposent Amandine Grillot, Amélie Albac et Colette Thollet, les SESSAD se situeraient ainsi « à la croisée des chemins » dans une possible rencontre entre deux mondes, interne et externe, entre plusieurs institutions, entre le professionnel et la famille, entre ce qui est familier (la norme) et ce qui est étranger (le handicap).

4 Pour David Chandezon, ces « visites à domicile » représentent une « fabuleuse opportunité de rencontre », ce qu'il illustre en nous rapportant une séquence de son travail d'*analyse de la pratique* auprès d'infirmiers exerçants à domicile, où l'on observe comment une équipe parvient progressivement à aménager un espace

suffisamment contenant et conteneur pour une famille au sein d'un espace perçu comme pourtant *inhabitable*, *inappropriable*.

5 Car ces pratiques originales viennent interroger la position soignante *moderne* où il s'agit de proposer à un sujet en « demande » de soin, un accueil, un espace « en creux » où celui-ci viendrait parler de sa souffrance. **Intervenir à domicile implique au contraire un véritable engagement corporel du praticien dans la relation soignante, mais aussi un travail d'étayage à l'émergence d'une demande qui peine à se construire en tant que telle pour le sujet.** Cette attention au langage des corps en interaction est très présente dans la contribution de Laurence Bongrand où l'enjeu de la rencontre « à domicile » se situe dans la possibilité de co-création, par le jeu des accordages corporels et affectifs entre accueillant et accueilli, d'une aire intermédiaire d'expérience.

6 Enfin, nous ouvrirons le thème de ce numéro aux très intéressantes recherches sociologiques de Patrick Ischer sur la question des cadeaux décoratifs « ratés » et les stratégies que nous mettons en place pour gérer ces objets de décoration parfois « gênants » ; derrière le caractère insolite de cette thématique vont apparaître les liens entre le désir de l'individu de rompre avec une esthétique familiale ou, au contraire, de s'inscrire dans un processus de reproduction ; son besoin de sécurité esthétique ou encore sa volonté de ne pas se laisser envahir par un objet « intrus ».

7 Ces quelques textes ne couvrent certes pas toutes les pratiques contemporaines d'hospitalisation, de visite ou de travail « à domicile » ; cependant nous espérons qu'ils vous en donneront un échantillon suffisamment représentatif pour éveiller votre intérêt.

8 En vous souhaitant une bonne lecture…

## AUTEUR

**Frédérik Guinard**
IDREF : https://www.idref.fr/196831296

# Dossier. Inter-venir à domicile

# Vers une possible rencontre en SESSAD, à la croisée des chemins

**Colette Thollet, Amélie Albac et Amandine Griot**

**DOI :** 10.35562/canalpsy.172

## PLAN

Drôle d'endroit pour une rencontre : SESSAD mobile pour enfants dans l'impasse
Fil de trame, fil de chaîne : le tissage constant d'une pratique à plusieurs
Conclusion

## TEXTE

*Nous remercions chaleureusement l'ensemble de nos collègues de SESSAD qui ont contribué par leurs réflexions et leurs expériences à la réalisation de cet écrit.*

1 L'originalité d'un **S**ervice d'**É**ducation **S**péciale et de **S**oins **À D**omicile est d'être constitué d'une équipe « mobile » pluridisciplinaire. Sa fonction s'organise à travers la mise en œuvre de dispositifs d'accompagnements qui se déploient autour de l'enfant qui reste dans son milieu de vie ordinaire. Pour mener à bien ses missions de soutien et d'aide à l'intégration scolaire, un SESSAD dispose en effet

d'un panel particulièrement vaste de possibilités d'interventions, auprès d'une population souvent peu homogène.

2 Au fil de rencontres régulières de psychologues cliniciennes souhaitant partager leurs pratiques spécifiques, le constat d'un paradoxe a progressivement pris forme : malgré de nombreuses différences de fonctionnement dans leur service respectif, un ensemble d'invariants se dégageait. Il était ainsi possible de définir un *ratio* commun rendant possible la réflexion autour de problématiques de même nature. Sont alors apparues des questions de fond que nous avons souhaité mettre au travail : comment s'appuyer sur la malléabilité d'un SESSAD pour accueillir une souffrance qui ne se représente pas et faire émerger une demande potentielle ? Comment passer de l'empiétement à l'emboîtement, de la juxtaposition à la transversalité dans les équipes ? Comment tenter de contenir les risques d'une pratique atypique pour en révéler son potentiel organisateur ?

## Drôle d'endroit pour une rencontre : SESSAD mobile pour enfants dans l'impasse

3 Un préalable au travail que peut engager une équipe de SESSAD porte sur l'accueil inconditionnel d'une demande initiale, qui se présente le plus souvent sous une forme très condensée : « améliorer ses résultats en français, en mathématiques » pour la famille, « envisager une orientation en établissement » pour une école, « exclusion du temps de cantine »… Entendre et entrer en résonance avec la demande initiale peut alors être appréhendé comme un premier contrat d'engagement. Il s'agit d'une porte d'entrée entrebâillée, qu'il nous faudra tenter de garder ouverte, à l'image de cette collègue enseignante spécialisée qui lors de la première rencontre avec l'enseignant d'un enfant qui allait être accompagné, avait été reçue sur le pas de la porte de la classe, juste le pied de l'enseignant permettait à celle-ci de rester entre-ouverte.

4 En effet, une caractéristique singulière du SESSAD est celle d'intervenir sur une fonction intermédiaire : entre le handicap et la

norme, entre l'école ordinaire et les aménagements particuliers. En parallèle, les familles présentent des demandes impossibles de l'ordre de la réparation du handicap, de la disparition du symptôme bruyant. Avec ces demandes parentales se figure une souffrance sourde au sens où il s'agit d'une demande non-formulée, non-formulable, peut-être non-accessible et à la fois une demande qu'il faudrait faire taire.

5 Tout d'abord, il va être question de *réparation*, en lien avec la difficulté à reconnaître le handicap, de ce qui fait différence. Le maintien à l'école ordinaire permet l'identification à la normalité et non au handicap, même si ce maintien suppose des aménagements particuliers qui rendent l'intégration à l'école assez « extra-ordinaire ». Parler d'une « situation handicapante » plutôt que d'un « enfant handicapé » offre des conditions bien plus supportables pour aborder les problèmes posés par la différence de l'enfant. Les situations cliniques rencontrées convoquent l'irreprésentable du handicap, de la différence dans leur rapport aux figures de l'étrangeté. Le rapport à la honte ou à l'énigme surgit ici sous cette forme : de qui a-t-il hérité ces caractéristiques ? Pourquoi est-il comme cela ? On ne le comprend pas. Pourtant, parfois le parent peut se reconnaître dans l'enfant : « j'ai été comme lui » (en particulier dans les cas de difficultés dans les apprentissages ou de troubles du comportement). Mais cette identification le rapproche de sa propre souffrance d'enfant hors-norme qui ravive des blessures anciennes et transgénérationnelles.

6 Une autre caractéristique qui se dégage concerne des profils de jeunes en errance, enfants sans accroche, sans port d'attache, qui mettent au centre les questions identitaires : « qui je suis, comment je me reconnais dans un environnement qui ne me fait pas de place, qui ne m'identifie pas ? ».

7 Le SESSAD semble être un *attracteur* de ces jeunes hors cadre, en désinscription, dans le sens où ils ne sont jamais à la bonne place, comme si personne n'en voulait faute de pouvoir reconnaître et traiter leurs difficultés. Les enfants et les adolescents souffrent d'être désignés comme le mauvais objet, celui qui ne répond pas aux attentes des adultes. Non conformes, ils ne sont pas là où on les attend et ils rompent le *contrat narcissique*.

8 La demande sous-jacente à un accompagnement SESSAD, se construit alors autour d'une demande d'être reconnu, qu'on s'occupe d'eux, au sens d'une préoccupation maternelle primaire. Il s'agirait ici de pallier un défaut d'accordage primitif dans les liens mère-enfant, mais aussi de rejouer cet accordage dans le contexte scolaire et de renforcer l'école dans sa représentation symbolique maternelle. L'intégration de l'enfant à l'école suppose en effet que celle-ci soit identifiée comme « suffisamment bonne ». Beaucoup d'entre eux se retrouvent dans le champ de ce qui a trait aux « pathologies limites ». Roger Mises, au sujet des pathologies limites de l'enfance, insiste sur les troubles de la symbolisation qui se traduisent par l'agir ou par l'inhibition. Tout est pris au pied de la lettre, sans distance, ce qui a pour effet pour l'enfant de vivre les expériences de manière frontale, sans filtres ni atténuation des effets déstructurant. Le réel va alors prendre une place prépondérante par le biais de passages à l'acte, de symptômes bruyants tels que les problèmes scolaires ou les troubles de comportement. Charge à nous de jouer avec ce réel pour offrir un premier temps d'accordage.

9 La configuration du profil des enfants, des adolescents, nous oblige ainsi à nous rendre sur un terrain instable, sensible, à entendre et investir là ou cela souffre. De plus, la discontinuité de l'accompagnement nous engage à travailler très étroitement avec les partenaires qui suivent conjointement l'enfant, en premier lieu la famille, mais aussi l'école, les activités extra-scolaires… Cette pratique va avoir des incidences sur toutes les questions d'alliance et d'apprivoisement ; il va s'agir de trouver des portes d'entrée pour favoriser le lien avec l'enfant, mais aussi avec sa famille et les différents lieux d'accueil. C'est l'art du détour, du contournement, de l'approche à petits pas. **Parfois, il faut accepter de s'éloigner quelque peu de ses références pour s'approcher de celles de l'autre.**

10 À travers l'aide SESSAD, il s'agira d'investir tout à la fois l'enfant et son domicile, c'est-à-dire les lieux dans lesquels il évolue. Ses lieux vont nous intéresser dans ce qu'ils préfigurent des formes les plus primitives de la souffrance de l'enfant déposée sur le cadre (espaces scolaires perçus comme des lieux d'échecs, place dans la famille soumise à des positions ambivalentes, activités extra-scolaires trop peu contenantes pour des jeunes en manque de cadre interne). Cette souffrance, faute d'être symbolisée, va s'externaliser sur la scène

sociale, scolaire, familiale qui devient à son tour un lieu d'une souffrance irreprésentable. Le « A Domicile » de l'appellation SESS-A-D, convoque les espaces topographiques et leurs enjeux tant sur le plan réel que sur le plan psychique : l'intérieur de la maison est le représentant symbolique des liens inconscients entre ses habitants. Aller à domicile c'est à la fois être témoin et aussi traducteur de ces liens. Cela va induire une pratique singulière : excentrer son intervention pour être au plus près de celui qui est en difficulté, dans les lieux révélateurs de la souffrance (le domicile, l'école, la cantine, le centre aéré…), lieux vers lesquels en se déplaçant, on sous-entend qu'ils sont intéressants à investir et qu'ils sont parlants.

11 Les visites sur les lieux de vie de l'enfant vont d'une part avoir pour fonction de contenir la souffrance qui s'y exprime. Il s'agira de soutenir la compétence des adultes, parentale et professionnelle, et d'optimiser leurs efforts pour les aider à mieux comprendre, accueillir et transformer ce qui provoque un mal-être ou un dysfonctionnement. D'autre part, il s'agira d'inviter l'enfant à s'intéresser à lui-même par le travail d'identification au professionnel qui vient lui rendre visite : « En allant vers toi, j'indique que je m'intéresse suffisamment à toi pour qu'en retour tu t'intéresses à toi-même, à ces espaces psychiques que tu as désertés » tels que les espaces de pensée, de lien avec les autres… Mais faire un pas vers ces familles, ces enfants, c'est toujours leur demander en retour de faire un pas vers nous. Il est question ici de prendre en charge sans décharger.

12 L'intervention dans les lieux de proximité est particulièrement travaillée dans les cas où les résistances au changement sont les plus actives et que l'on observe une massivité du transfert sur le cadre. En acceptant ces visites, la famille ou l'école signifie implicitement son besoin d'aide. Mais elle signifie également qu'elle veut garder un certain contrôle en restant sur son terrain, rendant les professionnels plus vulnérables. Par ailleurs, cette pratique va avoir des incidences directes sur la présence de l'enfant qui est moins soumise aux conditions parentales. Les parents ont à la fois moins de prise sur le rendez-vous, mais aussi moins de contraintes d'accompagnement. C'est donc tout à la fois un confort pour eux, mais aussi une perte de contrôle. Intervient alors le risque de se décharger sur les professionnels ou de se sentir dépossédé du suivi, d'où la nécessité

d'associer les familles notamment en les invitant à échanger sur l'évolution de l'enfant. Cette pratique va autoriser une mise en place du travail sur la continuité, la permanence de l'objet à travers la régularité des prises en charge. À ce premier mouvement axé sur la rythmicité, succédera la possibilité d'un jeu sur la présence/absence, de par la discontinuité de la prise en charge. Une ouverture va aussi être permise vers le travail du côte à côte où le jeu des regards peut être plus souple, plus modulable, moins pénétrant, moins jugeant. Cela est vrai en particulier lors des transports d'enfants par les professionnels. Ce sont de véritables temps de prises en charge, car il se joue des relations en aparté, qui souvent sont de bonnes entrées en matière d'alliance thérapeutique. En effet, le lien est d'emblée moins menaçant pour l'enfant quand le professionnel est disponible pour lui, mais pas entièrement. Il n'est pas rare qu'un enfant révèle des choses sensibles en ce qui le concerne, justement dans la voiture, alors qu'en entretien il reste plus à distance.

13 C'est donc à la croisée des chemins que le SESSAD est convoqué, entre plusieurs espaces à investir, à réinscrire dans l'ordre de l'acceptable, à rendre nobles : entre deux mondes interne/externe, entre plusieurs institutions, entre le professionnel et la famille, entre ce qui est familier (la norme) et ce qui est étranger (le handicap). Cela va avoir des conséquences sur le cadre d'accueil et de traitement des difficultés. En outre, le cadre interne du professionnel doit faire face à l'itinérance, supporter les déplacements, une certaine proximité, mais aussi l'inconfort de ne pas travailler dans son espace propre. À partir de cette situation, va s'organiser une confrontation de deux positions d'inconfort, entre celle de l'enfant qui ne sait jamais quelle place est la sienne et celle du professionnel qui l'accueille dans un endroit qui n'est pas le sien : situation inconfortable d'invité pas toujours désiré, d'intrus, de rival, de témoin… mais aussi simplement de devoir travailler dans un endroit inhabituel. La nécessité est forte pour les professionnels de penser cet inconfort, de le circonscrire. Il s'agira d'en déterminer les limites, mais aussi le potentiel organisateur dans le lien à l'enfant. En effet, cela va introduire une réciprocité, une équivalence dans le partage de l'inconfort. L'enfant, à travers l'identification à l'adulte, pourra alors se réapproprier les ressources nécessaires pour faire face à ces situations, les optimiser

afin de les rendre disponibles aux vues de servir nos besoins, et en écho ses propres besoins.

14 Le cadre interne du professionnel en appui sur le cadre du SESSAD doit être tout à la fois suffisamment solide, structuré, résistant, mais aussi souple et malléable. Afin de soutenir l'équipe, tout au long du déroulé de la prise en charge, une partie du travail du psychologue consistera à témoigner du fonctionnement psychique de l'enfant et de son environnement pour aider l'équipe à décrypter au-delà du manifeste, la demande et les enjeux psychiques sous-jacents. Au cours de l'accompagnement, en essayant de repérer à travers ses effets la diffraction du transfert, le psychologue va contribuer à rendre possible son analyse pour l'ensemble des personnes convoquées dans le lien à l'enfant. Dans la même perspective, il repère et traduit les effets de clivage et de transfert sur le cadre. Il se situe lui aussi à la croisée des regards pour soutenir l'équipe dans son décentrement afin d'envisager les endroits propices à investir, les bonnes portes d'entrée et pour apprécier le « sur mesure ».

## Fil de trame, fil de chaîne : le tissage constant d'une pratique à plusieurs

15 Toujours composé de manière pluridisciplinaire, un SESSAD rassemble des professionnels qui représentent différents champs : éducatif, social, pédagogique, psychologique, médical et paramédical. Observer la formation d'une telle équipe amène au constat d'un véritable « choc des cultures » sans dominance d'un champ en particulier. La culture commune n'est pas donnée d'emblée, elle ne préexiste pas à ce *patchwork* de pratique. Loin d'aller de soi, c'est une culture sur mesure qu'il s'agit de construire à partir d'un langage commun, de concepts partageables et en définissant des grands axes de travail. Un second constat est celui d'un *melting pot* d'approches et le risque de dispersion du fait de pratiques nomades et solitaires. Et rapidement, des questions se posent : comment faire en sorte que ces pratiques ne restent pas simplement figées dans une juxtaposition hermétique ? Comment tenter de les lier dans un maillage à plusieurs

où la capacité de liaison de l'équipe permet l'accès à l'élaboration et à la pensée ?

16 Le cadre de travail en SESSAD est particulièrement modelable et ne constitue pas de ce point de vue un appui très solide. Et pour cause, il n'existe pas de référentiel type pour les SESSAD, les textes officiels sont minces et la mission est large : soutien à l'intégration scolaire et à l'acquisition de l'autonomie. Cette difficulté de départ qui entraîne un champ de possible très vaste et peu encadré constitue dans le même temps une source potentielle de richesse. Elle est en effet ce qui peut permettre aux équipes de SESSAD de développer leurs qualités et leur originalité : la souplesse, l'adaptabilité et une grande créativité dans la pratique.

17 Le cadre du SESSAD permet ainsi des pratiques parfois très atypiques et originales par rapport aux pratiques de référence des champs respectifs des professionnels. Aussi, le professionnel a largement la place pour « sa touche personnelle » dans ces pratiques peu balisées, « sur mesure ». « La voie est libre », pourrait-on dire. De ce point de vue, le concept de la *figure du délogement* [1], développé par l'équipe du SESSAD de Montluel, est précieux pour penser cette pratique spécifique que chacun a à créer, en se décalant de ses points d'appui habituels et en acceptant d'être déstabilisé, bousculé dans ses repères professionnels. Éviter d'en faire un frein ou un risque suppose de faire appel aux assises narcissiques des professionnels qui sont pris en permanence dans une dialectique complexe. Le peu de repères externes doit en effet être compensé par un exercice régulier de définition interne de son identité professionnelle, pour soutenir une pratique souvent solitaire tout en maintenant une appartenance forte à un collectif. Ce travail solitaire du professionnel de SESSAD, composé de sa touche personnelle, doit aussi comporter la part de l'équipe au cours des interventions menées à l'extérieur du service et quand un professionnel représente l'institution. Par exemple quand un membre de l'équipe s'en fait le porte-parole en réunion de suivi de scolarisation, il est confronté au difficile exercice qui consiste à articuler sa propre vision de la situation et le point de vue groupal de l'équipe, avec toutes les divergences possibles.

18 Par ailleurs, le travail en équipe interdisciplinaire implique de s'exposer au regard des autres collègues, de partager cette pratique

de SESSAD parfois particulièrement atypique. Cela peut constituer un risque dans la mesure où exposer sa pratique revient à s'exposer soi-même, c'est exposer comment on incarne personnellement une position professionnelle. Sont ainsi soulevées des questions plus précises sur pourquoi et comment on pratique de telle manière au regard de notre formation initiale, compte tenu de la situation, compte tenu de ce qui a déjà été dit au sujet de cet enfant au sein de l'équipe, etc. L'exposition de sa pratique vient mettre à jour la manière dont chacun déroule une pratique singulière qui s'adosse au travail de pensée collective autour de l'enfant. C'est vrai dans toutes les institutions, mais le cadre spécifique du SESSAD le met en exergue du fait des multiples possibilités d'établir sa pratique.

19 Les diverses réunions trouvent tout leur sens dans le fait qu'elles garantissent un espace d'élaboration collective visant à intégrer plusieurs aspects de la situation. Par ailleurs, ces réunions peuvent assurer une fonction de support interne quand chacun repart seul sur le terrain. À ce titre, elles représentent aussi un des moyens que l'institution se donne pour prémunir ses membres des dérives possibles dans lesquelles ces pratiques atypiques peuvent être prises. Il est donc particulièrement important de réaliser une élaboration fine et soutenue des enjeux transférentiels et relationnels complexes qui sont à l'œuvre. L'équipe est prise dans des mouvements de décomposition quand chacun part seul de son côté pour effectuer des accompagnements et de recomposition au moment des réunions. Celles-ci sont alors des temps essentiels où l'articulation entre les différents professionnels est à nouveau rendue possible après un temps de travail en solitaire, à l'extérieur du service. Une énergie importante est alors consacrée dans la ré-Union des professionnels ainsi que des observations collectées sur le terrain, et ce, afin de tendre vers un travail de synthèse groupale. Les vécus de rivalités et d'empiétement activés par les enjeux de territoires sont plus facilement contenus et dépassés quand ce travail collectif, continu et exigent, est favorisé par l'institution.

20 Le travail de lien est d'autant plus nécessaire que la formule ambulatoire ainsi que le nombre important d'intervenants auprès de l'enfant inscrit l'accompagnement dans la discontinuité. Les enfants ont plusieurs « rendez-vous » dans la semaine avec différents professionnels de l'équipe, sorte d'emploi du temps qui se répète de

façon hebdomadaire. Travailler en SESSAD suppose une grande souplesse pour accepter les variations et les réajustements exigés par chaque nouvelle situation clinique. Suivant les situations, les balises du périmètre d'intervention sont avancées ou reculées. Si on prend l'exemple d'un enfant qui bénéficie d'une mesure de protection judiciaire, des questions surgissent : est-ce son éducateur qui va être en lien avec le travailleur social, étant donné qu'il est celui qui peut le mieux parler de l'enfant ? Ou est-ce l'assistante sociale étant donné que cela relève directement de son champ de formation initial ? À partir de quels critères de pertinence va-t-on faire des choix dans les liens avec les partenaires ? Qui est le mieux placé pour intervenir, qui fait quoi ? Voilà le type de choix à penser pour chaque accompagnement. Il n'y a pas de règles, la question se repose sans cesse. « Vingt fois, sur le métier, remettez votre ouvrage », selon la formule de Boileau. D'où l'importance de fonctionner avec des cadres de travail définis, repérés, sortes de noyau dur et de socle de base autour desquels seront possibles les écarts, les fluctuations et les variations qui garantissent la richesse de la malléabilité d'un tel service.

21 Ce travail de lien est particulièrement important pour penser l'enfant dans ses différents lieux de vie afin que chaque petit bout de la réalité scolaire, quotidienne, psychique, porté par chaque professionnel puisse être communiqué et mis en commun. Tels les carrés du *patchwork* qui s'assemblent pour former un tout harmonieux. Cela suppose de bien délimiter son espace de travail, au cas par cas, pour ensuite partager ses observations avec ses collègues afin d'enrichir les représentations du sujet. L'enjeu est de tendre en permanence vers la combinaison des différences, la conjugaison des approches pour aboutir à la construction d'un contenant où sera menée une intervention globale pour chaque enfant et adolescent. Les temps de réunion visent à créer ce maillage d'équipe qui serait alors un support de travail commun et dans le même temps, constituerait une trame de fond pour mener l'action confiée au service, à savoir l'éducation spéciale et le soin. Il s'agit de toujours retisser l'enveloppe institutionnelle soignante qui permet l'accueil de la souffrance puis le travail de symbolisation.

22 Pratiquer à plusieurs dans l'interdisciplinarité constante ne peut être rendu possible qu'à deux conditions : que soit actif le travail régulier

de définition du cadre interne de chacun, organisé autour d'une mission et de limites d'une part, et qu'un appui soit possible sur un cadre institutionnel solide et sécurisant d'autre part. Ensuite seulement les professionnels peuvent assouplir leurs pratiques, car le travail d'élaboration collective guidé par la mission institutionnelle fait référence et repères partagés. La métaphore des fils de trame et des fils de chaîne permet d'illustrer ce croisement entre la pensée individuelle et groupale qui aboutit à un tissage solide, porteur de sens. Le travail de pensée de l'équipe consistera alors à supporter les projections des usagers par leur mise en sens et de les restituer détoxifiées pour favoriser la réappropriation subjective. Une autre image qui illustre le travail de l'équipe est celle de la « fonction hamac », image proposée par une collègue assistante sociale, travaillant en SESSAD. Une fois le tissage effectué autour du sujet vient le temps du portage, du bercement, c'est-à-dire au *holding* de la part de toute l'équipe. Ainsi pourrait opérer la potentialité soignante du SESSAD dans sa globalité, grâce aux efforts constants de passage entre la pluridisciplinarité et la transdisciplinarité, quand les liens issus d'une pensée féconde se tissent de manière transversale.

23 Les SESSAD sont des services où les pratiques se chevauchent, se superposent et la dynamique de pensée à plusieurs permet d'entretenir la richesse créative qu'ils contiennent. L'écho avec une population qui est aussi dans l'entre-deux à la croisée de plusieurs champs peut être appréhendé comme une zone d'identifications possibles entre les vacillements identitaires des professionnels et les problématiques narcissiques identitaires des sujets rencontrés. Les professionnels du SESSAD peuvent être envisagés comme de véritables acteurs de liaison, tant cette fonction est importante et le psychologue, dans sa spécificité, serait un de ceux qui veillent à ce que les fils du métier ne cassent pas, mais continuent en permanence de s'entrecroiser dans la cohérence : un fil de trame, un fil de chaîne, un fil de trame…

# Conclusion

24 À chaque nouvelle demande, qu'il faudra s'efforcer d'accueillir dans sa dimension unique, une équipe de SESSAD a donc à conduire un travail que l'on pourrait comparer à celui du déchiffrage et de

l'interprétation d'une partition musicale. L'enjeu est souvent d'entendre les notes les plus souffrantes, parfois à l'endroit même où on ne les entendait pas au premier abord. Entendre et tenter de situer les origines de la souffrance est une première étape avant de proposer un accompagnement. Il s'agit alors, à travers cette proposition, de tendre vers le plus juste et de réunir les conditions d'une possible rencontre, à la croisée de plusieurs chemins. Les dispositifs d'accompagnements en SESSAD sont pensés en appui sur un socle commun, constitué des missions institutionnelles et sous-tendu par un cadre socio-juridique. Mais les choix des modalités d'accompagnements, du type d'aide proposé relèvent ensuite du sur mesure. Ces possibilités de créer des interventions sur mesure, au plus près des besoins, recèlent des potentialités thérapeutiques tout en restant en permanence à construire à plusieurs. En effet, pour tenter d'envelopper des situations souffrantes en tissant des liens, toutes les contributions à la dynamique groupale de l'équipe nourrissent le « *patchwork* institutionnel », au sein duquel chaque fil compte.

## BIBLIOGRAPHIE

André-Fustier F., « Quels dispositifs institutionnels pour des familles en grande difficulté psychique ? », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n°46, 2001/4.

Boileau N., *L'art poétique*, Gallimard, Paris, 1674.

Catheline N., « Quand penser devient douloureux », in *La Psychiatrie de l'enfant*, vol. 44, 2001/1.

Delourme A., « La souplesse du cadre », in *Gestalt*, n° 25, 2003/2.

Fustier P. (1993) *Les corridors du quotidien*, Dunod, Paris, 2008.

Gaillard G., « De la répétition traumatique à la mise en pensée : le travail psychique des professionnels dans les institutions de soin et de travail social », in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n°42, 2001/1.

Martin M., « Le cadre thérapeutique à l'épreuve de la réalité. (Du cadre analytique au pacte) », in *Cahiers de psychologie clinique*, n°17, 2001/2.

Mercier C., « Le SESSAD, un service de soins psychologiques et d'éducation spécialisée à domicile », in *Enfances & Psy*, n°17, 2002/1.

Mercier C., « De la visite à domicile thérapeutique à la démarche institutionnelle, ou de l'espace contenant maternel au registre symbolique paternel », in *Dialogue*, n°169, 2005/3.

Mises R., *Les pathologies limites de l'enfance*, PUF, Paris, 1990.

Rossello J.-J., « Travail d'équipe, travail en équipe et intimité dans un Sessad », in *Dialogue*, n° 192, 2011/2.

Roman P. et Rossello, J.-J., *SESSAD une institution nomade*, Erès, Toulouse, 2011.

Roussillon R. (1991) « Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise », in *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, PUF, Paris, pp.130-146.

Vanden Driessche L., *L'enfant parallèle, narcissisme parental et handicap*, L'Harmattan, Paris, 2009.

Winnicott D.W. (1971) *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 1997.

## NOTES

1 Pascal Roman, Jean-Jacques Rossello et coll., *SESSAD, une institution nomade*, Erès, Toulouse, 2011.

## AUTEURS

**Colette Thollet**
Psychologue clinicienne, SESSAD St Exupéry

**Amélie Albac**
Psychologue clinicienne, SESSAD Élise Rivet

**Amandine Griot**
Psychologue clinicienne, SESSAD L'Alliance

# SESSAD, *une institution nomade. Éduquer et soigner à domicile* sous la direction de Pascal Roman et Jean-Jacques Rossello

**Georges Gaillard**

## RÉFÉRENCE(S) :

*SESSAD, une institution nomade. Éduquer et soigner à domicile* sous la direction de Pascal Roman et Jean-Jacques Rossello

## TEXTE

1 L'ouvrage[1] se révèle d'une grande actualité au vue de l'évolution des pratiques de soin, d'accompagnement éducatif (etc.) et du développement des pratiques *à domicile*. Se tenant au plus près du travail d'une équipe pluri-professionnelle, il propose une présentation critique des dispositifs SESSAD. Il se montre précieux dans le repérage du type d'interventions engagées dans ce cadre singulier, et dans la construction d'une pensée sur ces pratiques « nouvelles ». Il permet d'approcher ce que ces pratiques supposent de positionnement interne pour chacun des professionnels, et de la construction des appartenances institutionnelles – là où ces pratiques pourraient, à première vue, donner à croire que les travailleurs sociaux et les soignants seraient en passe de devenir des « travailleurs indépendants ».

2 L'ouvrage est issu d'une recherche-action qui a impliqué une étroite collaboration entre l'ensemble des professionnels d'un SESSAD coordonnée par Jean Jacques Rossello, et une équipe de jeunes chercheurs, coordonnée par le Pr Pascal Roman. Il témoigne d'une pensée vivante, et de son émergence là où les enfants, préadolescents et adolescents, accueillis dans le cadre du SESSAD, sont en difficulté pour s'approprier leurs expériences, penser leur trajectoire et se penser dans leurs appartenances et leurs filiations. Les professionnels qui travaillent auprès de ces enfants savent combien il est difficile de maintenir une pensée vivante, et de résister à la tentation d'apporter des réponses dans le concret et dans l'urgence

qui sont bien souvent autant de mises en actes, favorisés par un écrasement de la temporalité, et l'impossibilité de différer, mouvements auxquels sont confrontés ces enfants et ces adolescents.

3 Si l'ouvrage ne fait pas l'économie d'une présentation des enjeux généraux d'une pratique en SESSAD aux plans politique, réglementaire, administratif, institutionnel…, c'est bien la problématique d'une pratique *à domicile* qui se trouve explorée, au travers de la pluralité des nouages qui s'y présentifient.

4 Il débute par une introduction de Roger Misès, dans laquelle celui-ci se livre à une synthèse de la vision actuelle des troubles qui malmènent ces enfants, préadolescents, adolescents et des représentations que se donnent les professionnels et plus loin la société, de ces « *pathologies limites de l'enfance* », dans la « grande diversité des expressions cliniques observées pendant l'enfance puis l'adolescence ». La notion, particulièrement intéressante d'*institution nomade*, qui donne son titre à l'ouvrage, rassemble en sa forme d'oxymore la tension qui traverse de telles pratiques éducatives et soignantes. Elle permet d'explorer la construction d'un cadre « portatif », pour chacun des intervenants, engagés dans ces pratiques, soit la manière dont chacun se réfère à la groupalité de son équipe d'appartenance, et fait exister l'institution comme référence. Il importe en effet de demeurer attentif à la manière dont les professionnels font groupe, et comment ils s'y restaurent, au fil de leurs interventions auprès des enfants et des familles.

5 Les contributeurs proposent une modélisation de ces pratiques *à domicile*. Ils développent l'idée que ces pratiques engagent une figure spécifique, qu'ils traduisent comme la *figure du délogement*. Ils explorent les différents enjeux de cette *figure*, tant du point de vue des professionnels du SESSAD, dans la spécificité de leurs interventions, que du point de vue des partenaires institutionnels, ou de celui des enfants et adolescents accueillis, ainsi que de leurs familles. On a affaire là à l'hypothèse centrale de l'ouvrage : cette *figure du délogement* se trouverait au service du *travail de symbolisation* qui sous-tend le projet de l'accueil d'enfants ou d'adolescents en souffrance dans les institutions médico-sociales.

Elle mettrait au travail « la qualité des frontières internes et externes » notamment en ce qu'elle contient sa contre-face : un travail de *relogement* que les auteurs réfèrent à un indispensable travail *d'hospitalité*, où il s'agit de loger en soi une part du non symbolisé du sujet accueilli, favorisant les processus de transformation et de transitionnalité qui sont en défaut au niveau des sujets accueillis.

6 La souffrance de ces enfants, adolescents est en effet entendue comme relevant d'une pluralité de composantes qui selon les auteurs, témoignent : (1) d'un défaut d'étayage, de défauts d'élaboration de la fonction de contenance, de l'échec dans l'investissement de la transitionnalité, d'un défaut d'élaboration de la position dépressive, (5) de l'organisation partielle et en secteurs de la triangulation œdipienne, (6) de la pathologie narcissique, (7) de l'hétérogénéité des modes de pensée et de raisonnement.

7 Plusieurs mises en récit de suivis et d'accompagnement d'enfants, de préadolescents, et d'adolescents sont relatées au plus près du quotidien. Ils permettent au lecteur de se rendre attentif à ce travail de symbolisation, dans la finesse des accordages transférentiels et de l'indispensable travail de métabolisation des affects qui lui est corrélé.

8 On l'aura compris, l'ambition de cet ouvrage est bien d'ouvrir à une lecture métapsychologique des pratiques professionnelles *à domicile*, en prenant en compte la spécificité de la dynamique transférentielle qu'elles entraînent et qui les sous-tend.

## BIBLIOGRAPHIE

*SESSAD, une institution nomade. Éduquer et soigner à domicile* sous la direction de Pascal Roman et Jean-Jacques Rossello, Toulouse, Érès, 2011.

## NOTES

1 Note de lecture initialement éditée dans la revue *Dialogue* n°192, « Soins psychiques à domicile », pp. 149-151. Nous la présentons avec l'aimable autorisation de Régine Scelles.

## AUTEUR

**Georges Gaillard**
IDREF : https://www.idref.fr/069481636
ORCID : http://orcid.org/0000-0002-6072-7565
ISNI : http://www.isni.org/0000000077348778
BNF : https://data.bnf.fr/fr/16191210

# Une recherche-action : l'après-coup

**Jean-Jacques Rossello**

**DOI :** 10.35562/canalpsy.180

## PLAN

Il faut un temps pour tout : le temps de la reprise et de l'après-coup
Une équipe stable, et quelques péripéties
Que reste-t-il de nos amours ? Ou que dire d'un *après* la recherche-action ?
Après la recherche-action, vers une différenciation des espaces institutionnels

## TEXTE

« … il n'y a jamais de traversée définitivement achevée, mais toujours du devenir de devenir, et donc du nouveau devant soi à découvrir. »
F. Jullien (2009)

SESSAD de Montluel, réunion d'équipe du 30 juin 2011

J.-J. Rossello, le 08 septembre 2011.

1 L'ouvrage présenté dans ce numéro de la revue Canal Psy, SESSAD, *une institution nomade. Éduquer et soigner à domicile*, est le résultat d'une recherche-action, inscrite dans le cadre d'une convention entre les PEP69 et l'Université Lyon 2. Elle fut conduite durant toutes les années de son déroulement par Pascal Roman qui en fut le directeur de recherche. Elle fut initiée par le psychiatre de l'ITEP d'où naissait ce projet de SESSAD (J.-J. Rossello) et inscrite par son directeur dans le projet déposé en CROSS[1] pour la création du SESSAD. Il me paraît vain de tenter ici une reprise, synthèse ou résumé de cette recherche

et j'invite le lecteur à la découvrir dans toute sa complexité dans l'ouvrage lui-même. Non, je préfère poursuivre la réflexion et donner ici une idée de ce que ce travail est devenu pour l'équipe du SESSAD.

2 Avions-nous pris le temps de digérer ce travail collectif riche et créatif ? En avions-nous bien cerné les contours et les conséquences sur notre fonctionnement ? Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Devons-nous envisager cet après-coup en termes de perte, de deuil, de gain, de transformation, de tout cela à la fois ? Quelle est la place qu'occupe encore la recherche aujourd'hui dans notre fonctionnement collectif, au regard des événements inévitables que rencontre toute vie institutionnelle, depuis la fin du travail de recherche ?

3 Ce sont toutes ces questions et les réflexions qu'elles ont suscitées dans nos temps de réunions d'équipe qui donneront un aperçu de l'après-coup d'une recherche-action sur l'équipe d'un SESSAD.

# Il faut un temps pour tout : le temps de la reprise et de l'après-coup

4 Les lignes qui vont suivre doivent leur substance aux temps institutionnalisés de rencontre de l'équipe interdisciplinaire du SESSAD. Elles constituent un matériau issu du travail collectif dont je suis le scribe. À ce titre elles sont déjà un prolongement de la recherche-action dont l'ouvrage est la forme aboutie.

5 Le premier constat que nous faisons en écrivant ces lignes est que nous voilà déjà à distance de la recherche-action et d'ailleurs… où situons-nous la fin de la recherche-action ? Si le début en est clairement établi, lui donner une date de fin réclame un temps de réflexion, elle ne saute pas immédiatement aux yeux. La recherche-action débute en même temps que le SESSAD ouvre ses portes, ou presque. Notre première rencontre avec P. Roman suivait de deux mois l'ouverture des portes du SESSAD. Elle avait cependant été pensée en amont puisqu'inscrite dans le projet déposé en CROSS pour obtenir l'autorisation administrative d'ouverture. Quand s'est-elle terminée ? Avec la publication de l'ouvrage ? Ce serait alors en

février 2011. Avec la journée d'études du 26 juin 2009 à l'Université Lyon 2 où nous présentions notre travail ? Aucun de ces repères ne nous satisfait, il nous apparaît alors que ce qui marque la fin de la recherche-action est le point final apporté au rapport de recherche, en septembre 2009. Elle a donc duré sept ans. Six ans si on veut considérer que la dernière année fut consacrée à la rédaction finale du rapport, à sa mise en pages, aux différentes lectures et relectures nécessaires. La durée d'un tel travail fut une des questions qui jalonna son déroulement. Quel temps doit-on consacrer à un travail de recherche ? Ce temps *pris*, le serait-il au détriment d'autre chose ? Ce temps *pris* serait-il volé ? À ces questions il ne nous appartient pas de répondre ici.

6 Voilà donc bornée, par des dates, la durée de la recherche. Nous sommes aujourd'hui à presque deux ans de là. Est-ce là le temps de la digestion ? C'est en tout cas aujourd'hui que cette question est mise à l'ordre du jour de notre réunion institutionnelle trimestrielle. Notre préoccupation temporelle serait-elle l'expression d'un certain flou dans l'équipe ? Nous avons à nous situer dans le temps, mais, est-ce là la seule confusion dont nous aurions à sortir ? Ne faudrait-il pas chercher du côté des événements que nous avons connus dans le déroulement de la vie institutionnelle ces deux ou trois dernières années depuis la fin de la recherche-action ? Et en particulier du côté des changements dans l'équipe ?

## Une équipe stable, et quelques péripéties

7 Coïncidence, le point final à la recherche est aussi pour notre équipe l'arrivée d'un nouveau directeur. Le Père fondateur du SESSAD, tel que nous le désignons déjà, a quitté le SESSAD après ce que l'équipe a subjectivement vécu comme un profond différend avec la direction générale de l'association gestionnaire, lui faisant prendre fait et cause pour « son » directeur contre la « méchante » association. C'est un constat, il n'est pas facile d'établir ici un lien entre le départ du Père fondateur et la fin de la recherche-action. Ce que cela nous indique, c'est la proximité et donc le risque potentiel de confusion ou d'agglomération, pour l'équipe, des conséquences de l'un ou l'autre de

ces événements. Nous ne saurions plus à qui ou à quoi attribuer telle ou telle de nos réactions.

8 L'autre constat que nous faisons est celui de la remarquable stabilité de l'équipe. L'essentiel de ceux qui étaient présents à l'ouverture est encore là aujourd'hui malgré quelques vicissitudes : le poste d'enseignant spécialisé a été « supprimé [2] » après 7 ou 8 ans, nous n'avons plus d'orthophoniste depuis un an, après la démission de notre collègue, et les difficultés, structurelles semble-t-il, de recrutement laissant le SESSAD dépourvu pour l'instant. Le chef de service éducatif à temps partiel a, lui aussi, vu son statut modifié : il a été nommé chef de service à plein temps. Mais revenons à la place du directeur.

9 Le changement de directeur dans une institution est toujours l'occasion de bouleversements, s'ils ne sont pas toujours réels, ils le sont sur le plan fantasmatique et c'est bien sur ce plan-là que nous nous situons ici. En ce qui nous concerne, les changements (bouleversements n'est plus le terme qui convient aujourd'hui) ont bien pris place dans la réalité.

10 Le directeur fondateur était d'abord directeur d'ITEP auquel le SESSAD était rattaché. Pour des raisons de schéma départemental et de réalité de notre recrutement (la plupart des enfants accueillis à l'ITEP venaient du Rhône alors que l'ITEP était implanté dans l'Ain), au fil des ans, est apparue la nécessité de déménager, de déloger [3], l'ITEP de l'Ain pour l'installer dans le Rhône. Ce qui fut fait à la rentrée scolaire de septembre 2009. Ce sont les conditions de ce projet de déménagement et de la restructuration du site de l'Ain qui furent pour l'essentiel, cause, pour le directeur fondateur du SESSAD, de sa démission. Par ailleurs, une partie des locaux de l'ITEP de l'Ain était convertie en IME. Ainsi, un directeur ITEP-SESSAD nous quittait et un directeur IME-SESSAD lui succédait. Avec un intervalle d'un an entre le départ de l'un et l'arrivée de l'autre. L'année d'intérim fut chaotique et anxiogène, soumettant l'équipe à un défaut d'investissement directorial et ainsi à la répétition, comme chez la plupart des enfants que nous suivons, d'un vécu d'abandon. En effet, après un temps sans directeur, deux remplaçants se succédaient et, au total, nous avons connu quatre directeurs en un an.

11 Mais ce directeur « nouvelle formule », le quatrième donc, succédant à un directeur fondateur du SESSAD, se trouvait lui-même fondateur de l'IME. Il accède à cette double direction au moment où les ARS [4] se mettent en place (printemps 2010) et réclament aux établissements une intention d'économie (restrictions budgétaires, évaluation de leur efficience) afin de tendre vers un coût moyen des SESSAD. De son côté, l'association gestionnaire, en relation avec cette politique des ARS, impose l'installation de la "modulation" (annualisation du temps de travail)… mesures qui furent source d'un certain nombre de tensions avec l'équipe. À cela s'ajoutaient des difficultés budgétaires qui faisaient craindre pour la pérennité de l'équipe : ne faudrait-il pas licencier un collègue (les éducatrices étaient en première ligne) ou ne pas remplacer le (la) premier (e) qui partirait ? Nous étions enfin dans une autre incertitude, celle de nos locaux et le projet d'en investir de nouveaux, sans que cela aboutisse.

12 Au total, le vent de la révolte soufflait sur le SESSAD et nous n'étions pas loin de désigner le nouveau directeur comme responsable unique de tous nos maux. Tandis que de son côté, il vivait, avec raison, comme injustes les nombreux reproches qu'on lui adressait régulièrement.

## Que reste-t-il de nos amours ? Ou que dire d'un *après* la recherche-action ?

13 Jusqu'à aujourd'hui il semblait difficile de répondre à la question du destin de la recherche-action après qu'un point eût été apporté au bas de la dernière page du rapport de recherche. Nous pouvions cependant admettre, pour certains dans l'équipe, ses vertus de transformation. Deux des éducatrices ont construit et soutenu leur dossier de validation des acquis de l'expérience (VAE) en s'appuyant, l'une et l'autre, sur le travail de la recherche-action. Une autre soutient aujourd'hui le caractère « requalifiant » de ce travail collectif pour son évolution personnelle.

14 Nous avons présenté notre travail lors d'une journée d'étude à l'Université Lyon 2, sous la présidence d'honneur et en présence

de R. Misès dont les travaux sur les pathologies limites de l'enfant nous avaient fourni une base théorique précieuse.

15 Le rapport de recherche, soumis aux éditions Erès, trouvait lui aussi à s'épanouir sous la forme de l'ouvrage publié dans la collection *Trames* de cet éditeur et sorti en librairie en février 2011.

16 Nous organisions enfin une soirée pour fêter la sortie du livre avec tous nos partenaires et collègues de la région.

17 Force est de constater que ces différents effets d'après-coup ne parvenaient pas à nous dégager d'une impression d'inachevé ou d'insatisfaction. On trouve que la soirée supposée festive fut bien triste, que l'assemblée était trop clairsemée, que « les p'tits fours c'est bien beau », mais n'aurions-nous pas pu nous nourrir, y compris ce soir-là, d'une nourriture plus intellectuelle ? Serions-nous victimes d'un sevrage trop brutal ? La recherche-action aurait-elle revêtu pour nous les habits d'une mère nourricière devenue frustrante ? Et puis, qu'avons-nous mis en place après, dans notre fonctionnement d'équipe, pour poursuivre sur la voie de la réflexion, de la créativité et du plaisir à penser ensemble ?

18 Témoignage d'un lecteur du livre recueilli par l'un d'entre nous : « Ce travail m'a beaucoup remis en question dans ma pratique. Mais ce qui est frappant à sa lecture est qu'on sent beaucoup l'illusion groupale dans l'équipe, et je me suis dit comment font-ils après ça ? »

19 Nous y voilà ! L'après-coup de la recherche-action est bien inscrit dans un registre dépressif, accompagnant le deuil à faire d'une époque dorée. L'hypothèse qui se dessine pour nous aujourd'hui est que le deuil aurait été repoussé, remis à plus tard, mouvement favorisé par l'arrivée du nouveau directeur nous plongeant dans une actualité suffisamment chaude pour nous détourner de celle plus lente à digérer de la fin de la recherche-action et de la démission du directeur fondateur. Car c'est bien deux deuils que nous devons prendre en compte et non un seul. Il apparaît que c'est seulement aujourd'hui que nous pouvons discriminer ce qui était aggloméré et alors nous placer en mesure de faire, enfin, la part des choses

20 Nous perdions le directeur fondateur et son départ nous plongeait dans la tourmente. Il nous facilitait en quelque sorte la tâche du meurtre symbolique du Père, mais nous laissait abasourdis. Non

content de nous laisser tomber, il nous privait de la sérénité nécessaire pour accompagner la fin de recherche-action.

21 Le nouveau directeur assumait la tâche ingrate et nécessaire de porter les réformes imposées par les tutelles se mettant en place (ARS) et nous n'avions de cesse de lui rappeler qu'il n'avait pas intégré les éléments de la recherche, qu'il ne devait pas les ignorer… Au total, nous lui reprochions de ne pas être ce Père fondateur qui nous avait conduits jusque-là et nous lui faisions payer l'abandon que nous imposait le Père fondateur.

22 Et la recherche-action me direz-vous ? Une part me revient en tant que psychiatre promoteur du projet de recherche et co-directeur de la recherche. Si nous convenons que la part qui me revient est celle de « fondateur » de la recherche au SESSAD, sans doute à partager avec l'universitaire directeur de recherche, alors la recherche-action se terminant j'en deviendrais tout d'un coup le premier fossoyeur et/ou la première victime. La remarque fut faite de la présence de mon nom comme co-auteur de l'ouvrage. Cette présence supposait l'absence de tous les autres. Le directeur de la recherche voguant légitimement vers d'autres cieux, il me fallait assumer d'être fondateur de ce qui n'était plus tout en poursuivant d'être le psychiatre d'une équipe en attente de la suite. Je me demande, en écrivant ces lignes, si l'équipe en choisissant le nouveau directeur ou, à l'occasion, le chef de service comme objet de ses plaintes ne tentait pas de me préserver d'attaques qu'elle m'aurait volontiers destinées.

## Après la recherche-action, vers une différenciation des espaces institutionnels

23 Il apparaît que le lecteur de l'ouvrage reconnaît la présence de l'illusion groupale qui a porté l'équipe du SESSAD pendant cette recherche-action. Nous n'avons pas manqué de la repérer aussi. Peut-être plus facilement quand elle venait à s'épuiser. Il en reste encore aujourd'hui quelque chose.

24 « L'organisation et la structure sont les armes du groupe de travail » (p. 116) nous dit Bion et, une équipe organisée autour d'un projet

visant à satisfaire à une tâche primaire est un exemple de groupe de travail. Dans une institution, un service, un certain nombre d'outils sont à la disposition des personnels, dont la distribution est assurée par la direction garante de l'organisation. Parmi eux, la réunion dite « réunion des cadres ». Depuis la création du SESSAD, nous l'avions inscrite dans la panoplie des outils possibles, et nous l'avons utilisée… avec la plus grande parcimonie. Pour tout dire, elle n'était pas du tout planifiée dans le rythme des réunions et sa nécessité n'a surgi que dans de rares occasions durant ce que fut « le temps de la recherche ». La transformation apportée par le changement du poste de chef de service éducatif en chef de service, c'est-à-dire avec des prérogatives et des délégations de pouvoir supérieures, l'arrivée d'un nouveau directeur, et, nous pouvons ajouter maintenant, la fin de la recherche-action, a conduit à instaurer une réunion de cadres régulières, planifiée. Certaines questions qui étaient abordées directement avec toute l'équipe le seraient, désormais en comité restreint, la réunion des cadres. Si, comme il se doit, on (tout un chacun dans l'équipe) pouvait se demander alors ce qui méritait tant que nous autres cadres nous réunissions sans le reste de l'équipe, il n'en est pas moins résulté un soulagement, exprimé comme tel lors d'une réunion récente, que des discussions, des conflits et des décisions se déroulent de l'autre côté de la porte fermée de la réunion des cadres. L'illusion groupale du « tous ensemble, tout le temps » avait du plomb dans l'aile, mais s'organisait désormais un espace différencié, celui de la *réunion des cadres*, comprise par l'équipe comme espace contenant et donc protecteur. Voilà qui n'est pas sans nous interpeller du côté des problématiques limites des enfants que nous recevons, chez qui il est bien rare que la porte se referme sur un couple de parents qui porterait ensemble le destin familial.

25 Pour que le départ du fondateur « fasse séparation » et rende possible la transmission du pouvoir au(x) successeur(s), il est nécessaire de laisser exister l'histoire de l'institution. Le récit qui se transmettra de génération en génération rendra, plus ou moins, à chacun sa part. Il assurera l'institution dans son identité et le successeur dans sa légitimité. Comme nous l'avons noté, l'espace de la création du SESSAD s'est confondu avec l'espace de mise en place de la recherche-action, mais il est juste de reconnaître que les

« têtes » fondatrices étaient différenciées dans l'équipe, ce qui avait permis, dans l'une de nos réunions d'équipe, de parler de la guerre des coqs dans la basse-cour ! Les coqs, pour le directeur et le psychiatre ! Il me semble aujourd'hui que nous devons ajouter aux « têtes » celle du directeur de la recherche qui, par son appartenance à une institution tierce, l'Université, une position transitionnalisante, et dedans et dehors, permettait de garder une orientation commune au groupe de travail. Je dirais que sa présence même a permis de relativiser le phénomène d'illusion groupale, pourtant bien présent dans notre équipe, en cela qu'il marquait pour nous accompagner la nécessité d'un recours extérieur. La mère-SESSAD n'était pas toute-puissante et nous étions dès lors comme prédisposés à vivre les mouvements dépressifs inévitables. Le directeur de la recherche aurait ainsi facilité, au moment de son retrait et de la fin de la recherche-action, la reprise par le nouveau directeur, après quelques péripéties certes, de ses prérogatives.

## BIBLIOGRAPHIE

Bion W.R. (1961) *Recherches sur les petits groupes*, PUF, Paris, 1965.

Gaillard G. (2008) « Liaison de la violence et génération. Une institution aux prises avec le refus de la temporalité », in *Cliniques méditerranéennes*, n°78, pp.131-150.

Jullien F. (2009) *Les transformations silencieuses*, *Chantiers I*, Grasset, Paris.

Roman P., Rossello J.-J. (2011) *SESSAD, Une institution nomade*, Erès. Toulouse.

## NOTES

1 CROSS : comité régional de l'organisation sanitaire et sociale.

2 Si *supprimé* figure entre guillemets c'est qu'en réalité il n'a jamais été supprimé puisque sur le papier il n'existait pas ! Je m'explique : nous avions bien une collègue enseignante qui intervenait dans notre équipe mais c'était par le fait d'une collaboration avec l'ITEP auquel était rattaché le SESSAD depuis son ouverture. L'ITEP nous prêtait un temps d'enseignant. Le « supprimé » indique que l'enseignante était intégrée subjectivement à l'équipe et c'est subjectivement que l'équipe a vécu son départ comme une suppression.

3 La lecture de l'ouvrage permettra au lecteur de se familiariser avec la *figure du délogement* qui constitue le fil rouge de la recherche.

4 Agence Régionale de Santé.

## AUTEUR

**Jean-Jacques Rossello**
IDREF : https://www.idref.fr/150897340
ISNI : http://www.isni.org/0000000118965888
BNF : https://data.bnf.fr/fr/16272671

# Du cafard à homme au cafard de l'homme, penser un espace pour chaque espèce

**David Chandezon**

**DOI :** 10.35562/canalpsy.183

## PLAN

Le coup du cafard
Le coût du cafard
Le coup de cafard, une espèce physique pour donner à penser un espace psychique ?
Conclusion

## TEXTE

1 Le groupe auquel je fais référence ici est composé d'infirmiers exerçant à domicile, dans le cadre d'un centre de soins. J'accompagne ces professionnels en séances d'analyse de la pratique depuis un an environ. Au cours de l'une de nos rencontres, une infirmière évoque la situation d'une famille pour laquelle le travail lui semble empêché, paralysé, par l'invasion de leur habitation par des cafards. Elle rappelle avec détails la scène ;

> « lorsqu'on arrive au domicile de ces patients, je sonne et attends devant la porte qu'ils m'invitent à entrer. Lorsque c'est le cas, je pousse la porte, mais reste un instant immobile avant de m'engager dans le logement. Ainsi, un maximum de cafards tombe, ce qui m'évite de les recevoir sur la tête. Puis, je rentre, j'essaie de viser un

> coin qui ne soit pas occupé par des insectes et m'assieds au bord de la table. Je bouge le moins possible et ne touche à rien pour ne pas être contaminée. Je vois les enfants, nombreux au domicile de ces patients, jouer au milieu de ce décor, personne ne semble interpellé ou gêné par ces cafards qui grouillent de partout. »

2 Les infirmières de l'équipe, qui se rendent également au domicile de ces patients, confirment la scène et arguent d'une même voix leur sentiment de dégoût, de rejet à chacune de leurs visites. Le groupe se met alors à échanger sur leurs différentes stratégies pour se défendre et se protéger de ces parasites. Une infirmière révèle ainsi son inquiétude à l'idée de ramener des cafards chez elle ; « *on ne sait jamais, il suffirait qu'il y en ait un qui se mette dans mon sac et puis après, je pourrais en avoir partout chez moi* ». Plus le groupe parle de cette situation et plus des sensations de démangeaison me parcourent le corps, ça me gratte de partout, j'ai l'impression que les cafards ont réussi à passer du domicile des patients, à l'équipe d'infirmières vers moi : je suis contaminé à mon tour ! Je m'impatiente. J'ai hâte de terminer cette séance de groupe et me vois déjà à l'extérieur du centre, dans ma voiture, en train de chasser les cafards qui courent partout sur mon corps. Je me retrouve dépourvu de ma capacité à penser la situation, le soin, le groupe, les soignants… j'ai envie de quitter la séance, de rentrer chez moi !

# Le coup du cafard

3 Dans le travail d'après-coup que constitue l'élaboration par l'écriture des enjeux du groupe, je me sens renvoyé à la même difficulté pour penser la scène. Je ne vois plus que l'insecte qui envahit l'espace familial et en miroir, mon espace interne. C'est un ressenti que j'associe aux prises en soin de patient toxicomane. Je suis ainsi parfois enfermé dans les représentations du produit/objet drogue et alors empêché pour penser le sujet. Dans la description de leur consommation (injections, prises de risques…), certains toxicomanes évoquent des scènes sidérantes qui peuvent avoir des effets toxiques en mettant le soignant sous emprise, l'enfermant avec le produit plutôt que dans la capacité à élaborer sur son histoire.

4 Le *coup du cafard* semble ainsi former une pollution familiale qui envahit de manière poreuse le soin à travers son imprégnation dans

la relation soignant/soigné. Aucun lien ne s'est ainsi créé, les soignants n'ont pu, ou su, interroger cette famille sur la manière dont elle pouvait accepter ou non, cette situation : sont-ils gênés par la présence des cafards ? Ont-ils essayé de se débarrasser des insectes ? Ces derniers posent-ils des problèmes d'hygiène ? Tout se passe comme si le soignant était paralysé et ne pouvait plus penser le soin dans sa globalité. Le cafard est devenu l'objet d'attention de la visite à domicile et fait ainsi écran à une véritable rencontre avec le patient. Cela s'est rejoué en écho dans la séance d'analyse de la pratique, nous sommes restés immobilisés par nos éprouvés et en panne dans notre questionnement or, qu'est-ce que l'accueil d'un soignant au domicile, en présence d'insectes, peut-il faire vivre à cette famille ? Que vient nous apprendre l'objet phobogène sur la réalité psychique de cette famille ?

5 Le travail à domicile plonge, expose fortement le soignant à l'enveloppe olfactive, sensorielle familiale. Sans blouse blanche, sans protocole hospitalier, la capacité de résistance interne du soignant et celle du dispositif pensé par l'institution (ici le projet du centre de soin à domicile) sont convoquées à travers le cadre spécifique du domicile familial. Aussi, nous sommes à même de nous demander comment mobiliser un espace créatif ouvrant sur la rencontre et la création d'un lien, dans cet espace spécifique ?

– Et donc, que voyez-vous en passant la porte de ces patients ?

Nicolas Brachet (blog.precipites.net)

# Le coût du cafard

6 Du côté de la famille, il semblerait qu'elle rende le visiteur témoin de la manière dont son intérieur puisse être contaminé et contaminant pour ceux qui s'en approchent. Face à l'objet phobogène, les soignants peuvent être traversés par des éprouvés qui les maintiennent à distance et dans l'incapacité de créer un lien soignant/soigné. Cette scène me fait ainsi associer avec une autre séance où nous avions travaillé autour de la prise en charge d'une patiente dont le mari venait l'envahir et la contaminer totalement allant jusqu'à créer de la confusion. L'équipe soignante ne parvenait plus à savoir qui, dans la famille faisait l'objet du soin : le mari ? L'épouse ? Les cafards ont donc un coût pour l'alliance thérapeutique. En vivant avec, sans les nommer, ils forment une membrane étanche à toute mise en lien possible.

7 À partir de ces premiers éléments et en vue de penser le travail à domicile dans le cadre des soins infirmiers, de redonner un sens au travail d'accompagnement, je vous invite à nous étonner, ensemble, autour des notions d'espace, de domicile : qu'est-ce qu'un domicile ? Qu'est-ce qui délimite son espace ?

8 Je vous propose ainsi de m'adosser à la lecture d'un roman original de Georges Perec (1974). Celui-ci nous fait partager le processus par lequel il a cheminé pour habiter (enfin) son espace [1]. Le titre de son roman *Espèces d'espaces* sonne ainsi comme une invitation à une introspection minutieuse et curieuse de notre habitat interne. Nous sommes ainsi conviés à définir quels sont nos espaces, comment et par quoi sont-ils délimités ? Quels sont ceux que nous occupons, que nous investissons ? Comment sont-ils construits, quelles sont leurs histoires ?

9 Bien entendu, derrière cette recherche créative, l'auteur nous renvoie à penser nos propres espaces intérieurs dont parfois, les agencements matériels en forment les témoins : « *Habiter une chambre, qu'est-ce que c'est ? Habiter un lieu, est-ce se l'approprier ? Qu'est-ce que s'approprier un lieu ? À partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre ?* (G. Perec, p. 50) ».

10 Les infirmiers travaillant dans le champ de l'intervention à domicile sont les observateurs de l'aménagement des espaces du sujet, de la famille. Parfois infestés par des parasites, parfois interdits par des contraintes hygiénistes (ainsi cette infirmière obligée par sa patiente à se déchausser à chacune de ses visites), ces espaces peuvent constituer autant de signes possibles ouvrant sur la prise en soin. Chacune des espèces ; pièces vides, non occupées, les amas, détritus que les soignants rencontrent successivement au domicile des patients peuvent les amener à construire une prise en soin individualisée à partir des échos de la rencontre avec la personne et son lieu de vie.

## Le coup de cafard, une espèce physique pour donner à penser un espace psychique ?

11 Dans la vignette présentée, si la rencontre avec la famille fut difficile c'est peut-être parce que les empreintes perceptives formaient une sorte de rideau (l'infirmière ouvre la porte et attend la chute des cafards avant d'entrer) voilant l'accès à l'espace familial. Ces insectes fourmillants, rampants ont pris le pas, oserai-je dire, du mouvement que devrait créer la visite du soignant au domicile de son patient. Il y a l'idée d'un déplacement qui ne se fait pas et qui empêche le jeu. Hors-jeu, le soignant se retrouve envahi par les dépôts présents dans le cadre familial. Colette Rigaud (1998, p. 260), à travers ce qu'elle nomme « *l'animal d'angoisse* », rend compte des potentialités organisatrices des conflits que contient la figure animale dans le psychisme [2]. Ainsi, pour elle, « *le support projectif que suscite l'animal permet de repérer les mécanismes archaïques* ». Dans la perspective où l'animal ouvre la voie au sujet vers des formes de symbolisation (par exemple à travers le conte), nous pourrions y associer l'insecte comme une voie possible vers un processus de symbolisation. Pour C. Rigaud (1998, p. 260) « *les traces de ces mécanismes archaïques se manifestent dans cette relation de dépendance qui s'instaure entre le sujet et "son objet" phobogène généralement unique* ». L'objet phobogène *cafard* nous donnerait ainsi à penser la manière dont cette famille envahie dans son espace par

cette espèce, lutterait et se protégerait contre une réalité interne trop angoissante.

12 Le travail du soignant à domicile peut prendre alors tout son sens dans la survivance de ce qui s'apparente à une attaque de sa capacité de représentation, le soignant résistant accueille et contient l'espace. Il franchit le rideau, le traverse, *entre*-tient le lien. Ainsi par sa présence et sa continuité, il accueille cette étrangeté familiale et vient l'étayer. Comme le souligne C. Rigaud, « à travers l'objet phobogène, l'objet d'étayage est sans cesse convoqué » (1998, p. 261).

13 L'équipe infirmière a ainsi pu accompagner pas à pas cette famille. Par sa continuité, sa présence, elle n'a pas cédé à l'apparente monstruosité de cet espace familial. L'équipe est peu à peu sortie d'un lien de collage avec le patient et la famille et s'est aménagé un espace au sein du domicile. Tout d'abord, « [...] un coin qui ne soit pas occupé par des insectes » disait l'infirmière puis, qui s'est transformé, comme elle le souligne au cours d'une nouvelle séance, en un petit coin « que la mère débarrasse et maintient toujours dégagé pour me laisser m'asseoir ». Un nouage entre des espaces *trouvés* et des espaces *créés* (D.W. Winnicott, 1971) a été réalisé sous la forme d'un apprivoisement mutuel dans la reconnaissance d'un espace et d'une place pour chacun [3].

# Conclusion

14 À la manière de l'œuvre de G. Perec, j'ai envie d'inviter les équipes soignantes à observer les espaces qu'elles rencontrent. De manière bienveillante, il me semble que les interrogations et étonnements qu'elles pourront formuler aux patients permettront de nourrir les premiers liens menant sur les chemins de la découverte et de la reconnaissance de l'autre. Le soin à domicile forme en cela une fabuleuse opportunité de rencontre, ni trop près (intrusive) ni trop loin (intouchable), il permet de s'étonner avec le patient sur la manière dont son aménagement intérieur peut être une trace, une invitation à questionner sa manière d'habiter son espace interne. Le travail à domicile donne ainsi les moyens aux soignants pour penser, dans la rencontre, le terrier de chacun.

## NOTES

1 Perec G. (1974) *Espèces d'espaces*, Galilée.

2 Rigaud C. (1998) *L'animal d'angoisses. Aux origines de la phobie infantile*, Eres, Toulouse.

3 Winnicott D.W. (1971) *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris.

## AUTEUR

**David Chandezon**
Psychologue clinicien

# Pratique clinique en milieu rural

## Prévention du suicide chez les agriculteurs et viticulteurs

**Laurence Bongrand**

**DOI :** 10.35562/canalpsy.186

## PLAN

Pourquoi une cellule ?
La fonction du psychologue
Pourquoi ce dispositif de la « visite à domicile » ?
La limite des acteurs : le renoncement
Les limites de ce dispositif
Le cadre de travail
Ma visite chez M. F
Conclusion

## TEXTE

1 L'expérience que je souhaite partager avec vous concerne le métier de psychologue en milieu rural, au domicile des agriculteurs ou viticulteurs en difficultés. Mon activité s'exerce au sein de la Mutualité Sociale Agricole où j'interviens en tant que vacataire. La pratique à domicile paraît être la seule solution pour rencontrer une population touchée par le mal-être et en difficulté pour demander de l'aide. Cette pratique interroge particulièrement le dispositif et le cadre.

2 La MSA, Mutualité Sociale Agricole est le deuxième régime de protection sociale en France. Elle couvre la totalité de la population agricole et des ayants droit (exploitants, salariés agricoles, retraités…) en matière de protection sociale liée à la santé, la famille, la retraite et la prévention.

3 C'est dans le cadre de la prévention à la santé que la cellule de *prévention du mal-être* a été créée (l'institution s'étant opposée à ce que nous l'appelions *prévention du suicide*).

# Pourquoi une cellule ?

4 Dans un contexte de crise économique agricole, la MSA a été sensible à la détresse repérée par les acteurs sociaux dans le monde agricole.

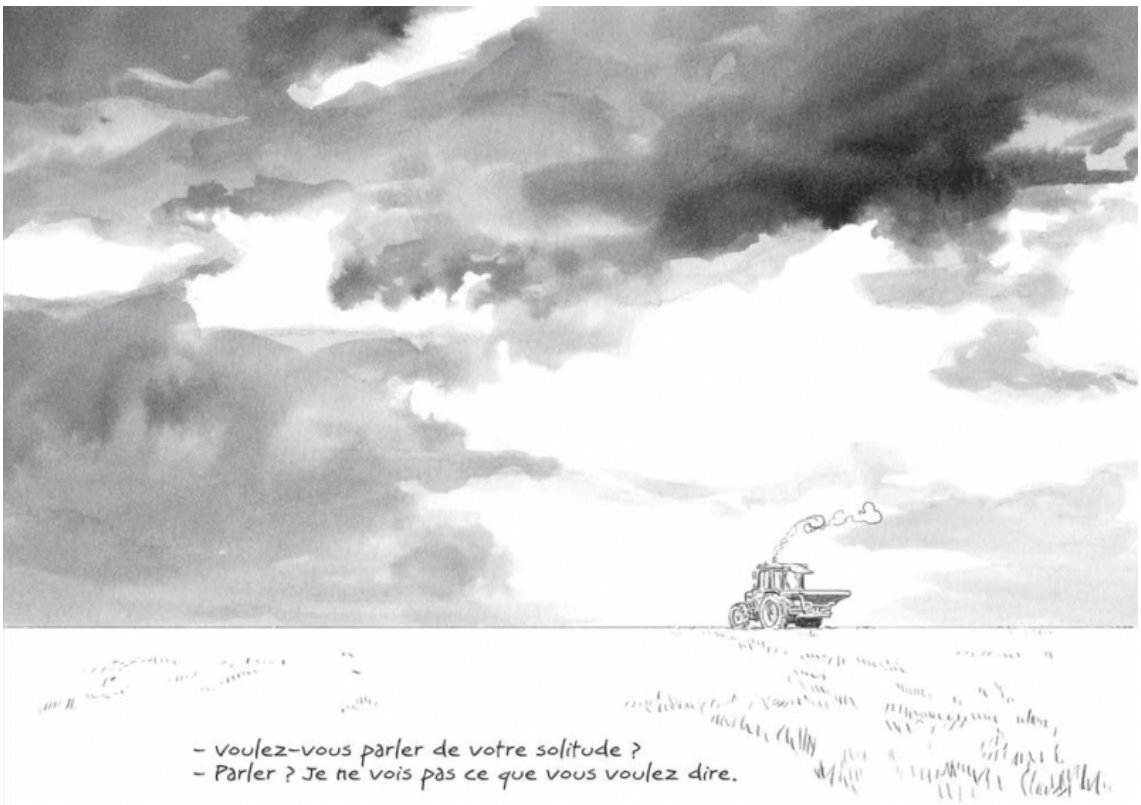
5 En 2008, le département de la Loire crée une cellule de prévention du suicide.

6 En 2009, à l'initiative d'un assistant social, une cellule est créée dans le département du Rhône.

7 Cette cellule se compose d'un assistant social, d'un médecin du travail, d'une psychologue et d'une coordinatrice-agent de prévention. Chacun occupe un rôle bien déterminé : L'assistant social (AS) est en lien avec les AS du département et centralise les signalements de personnes en difficultés. En effet, les assistants sociaux sont des acteurs de terrain précieux. Ils sont les premiers au courant des problèmes financiers et bien souvent familiaux qui touchent les personnes en milieu rural. Lorsque l'AS ressent un agriculteur en difficulté, dans un état dépressif, ou bien ayant des propos inquiétants sur sa vie, il lui propose de me rencontrer. Selon l'accueil réservé à cette proposition, l'AS m'informe et j'appelle la personne pour lui proposer de venir la rencontrer chez elle.

8 Le médecin du travail assure le lien avec les médecins traitants ou les psychiatres en cas d'une demande de prise en charge médicale.

9 La coordinatrice assure un lien avec le service contentieux par exemple. Une personne dont l'état de fragilité nous est signalé nécessite alors que quelqu'un puisse avoir un regard sur sa situation financière par rapport à la MSA qui est l'équivalent de l'URSSAF dans d'autres secteurs. Les agriculteurs ont souvent de grosses difficultés à payer leurs cotisations. Les lettres de relance sont assez virulentes aussi, il arrive que dans certains cas, la procédure de recouvrement soit temporairement interrompue de façon à éviter une attitude paradoxale qui serait d'aider d'un côté et mettre en difficulté de l'autre.




Nicolas Brachet (blog.precipites.net)

# La fonction du psychologue

10 La fonction que j'occupe actuellement consiste à me rendre au domicile des agriculteurs pour un entretien. Il est important de souligner que cet entretien n'est pas à l'initiative de l'agriculteur ; lui n'a rien demandé, mais cette rencontre est proposée par l'assistant social dans la plupart des cas. Nous leur proposons une aide. Il n'est pas rare d'entendre « mais, je ne suis pas fou ! ». En effet, l'image du psy est tout de suite associée à la psychiatrie « lourde ». Sur un plan plus général, il est difficile à ces personnes de demander de l'aide ne serait-ce qu'au niveau professionnel. Le milieu agricole est empreint d'une culture qui montre une certaine fierté à s'en sortir seul. Parler ne sert à rien. On ne parle pas on travaille. « Parce que chez ces gens-là, on ne cause pas monsieur, on compte[1]. »

11 Il s'agit de rencontrer à trois reprises maximum une personne souffrante afin de lui permettre de s'exprimer si elle le souhaite, de

parler d'elle, de ses difficultés, d'établir un « état des lieux » et d'organiser une prise en charge. Celle-ci peut être psychiatrique, psychologique, mais parfois professionnelle lorsqu'un agriculteur ne parvient plus à s'organiser dans son travail ; il faut alors l'aider dans la gestion de sa comptabilité, l'aider à mettre en place des aides sociales ou l'accompagner dans la cessation d'une activité pour se reconvertir. Dans certains cas, cela se résume à organiser une prise en charge ménagère, car il faut savoir que beaucoup d'entre eux sont célibataires et vivent avec leur mère âgée. Il arrive que la mère âgée de 80-90 ans assure encore les repas et le ménage de la maison.

12 Je vais donc à la rencontre, ne sachant jamais ce qui m'attend ni la situation que je vais trouver. Il faut dire que certaines fois j'ai des difficultés à discerner la porte d'entrée de la maison, noyée au milieu des bâtiments agricoles.

13 L'objectif premier est de recréer du lien, que la personne se sente considérée, qu'elle puisse s'apercevoir qu'elle a suffisamment d'importance pour que nous nous occupions d'elle. L'essentiel se passe dans la rencontre, il est donc indispensable que nous parlions le même langage. Ce travail nécessite un ajustement à l'autre, une connaissance de l'activité, de l'agriculture et de la viticulture. C'est à partir de là que le contact va se créer. L'identité professionnelle étant souvent confondue avec l'identité propre, en s'intéressant à son travail, c'est à la personne que je m'intéresse. Au vu des difficultés à parler de soi, c'est en montrant un intérêt pour le travail que le dialogue va s'amorcer. L'état extérieur de l'exploitation nous en dit déjà beaucoup sur la santé de l'exploitant. Une exploitation où les bêtes sont négligées, où les bêtes n'arrivent pas à avoir des petits… va déjà me sensibiliser.

14 C'est le cas pour Monsieur E. Il rencontre des problèmes avec les services vétérinaires qui ont remarqué que ses vaches n'avaient pas de bagues identificatoires aux oreilles. Malgré les différents signalements, M. E ne modifie rien. En écoutant parler M. E, je m'aperçois qu'il n'a pas choisi ce métier. M. E voulait faire toute autre chose, il dit qu'il n'a jamais rien pu décider dans sa vie puisqu'il a toujours travaillé avec son père. Aujourd'hui il a repris la ferme puisque son père est âgé et ses sœurs installées en ville après leurs études. M. E n'a pas le droit de moderniser l'exploitation. Il n'a aucun

moyen de la personnaliser, de se l'approprier. Il doit continuer à faire comme son père faisait tant que ce dernier sera en vie. Je remarque qu'il en est de même dans sa vie privée. Mme E est portée de bonne volonté et afin de soulager son mari qu'elle trouve fatigué nerveusement, elle vient de gérer seule le chantier de leur nouvelle habitation.

15 M. E me dit ne pas se sentir chez lui.

16 Négliger l'identification des bêtes vient faire écho à une identité en souffrance chez M. E.

17 La rencontre nécessite une disponibilité et une écoute de l'Autre, je reste sensible à tout ce que je vais pouvoir observer de son environnement. J'ai pu m'apercevoir qu'il suffit parfois de peu de choses pour que la rencontre se fasse, mais aussi qu'à l'inverse, il suffit de quelques mots pour qu'elle n'ait pas lieu. C'est le cas de Mme N.

18 Lors d'une visite chez Mme N, celle-ci me fait part de ses difficultés financières, de ses soucis avec ses demandes de prêt… puis, brutalement, Mme N s'arrête de parler et me demande « vous savez ce qu'est un compte de résultat ? », je lui réponds que « oui, bien sûr ». Ce à quoi elle ajoute « j'ai déjà essayé d'expliquer mes difficultés à un psy à l'hôpital, mais comme il ne savait pas ce qu'était un compte de résultat, comment voulez-vous qu'il me comprenne ? ».

19 Il s'agit d'être au plus près de la vie de la personne rencontrée. Et pour rencontrer les gens, il faut savoir que de tel mois à tel autre mois ils taillent la vigne ou bien ils sulfatent ou bien ils sèment le blé… mais, c'est aussi une simplicité de langage et d'attitude. Inutile de parler de leurs vacances quand on sait que ces personnes travaillent 7 jours sur 7, ne prennent pas de vacances, n'ont pas de loisirs. Pas question de me rendre au domicile de ces personnes habillées en tailleur. De même que régulièrement on me propose un café, même si je n'en bois pas, j'accepte. Refuser ou demander un thé vert serait vraiment mal venu. Ce n'est souvent qu'après un certain apprivoisement que la confiance s'établit, que le lien se crée et que les mots peuvent alors se dire.

20 Notre travail est un travail de lien. Nous nous efforçons de remettre du lien là où il y en a de moins en moins, où l'isolement est

extrêmement présent. Si le lien est important pour les personnes que nous rencontrons, il est tout aussi important pour l'équipe. Il est nécessaire que nous soyons en lien, que nous travaillions au service des forces de vie. Nous nous réunissons une fois par mois pour faire le point sur les situations rencontrées. Nous pourrions nous satisfaire des mails ou des échanges téléphoniques, mais nous avons fait le choix de passer ce moment ensemble. Le dispositif de cette clinique nécessite donc d'être pensé *a minima*.

## Pourquoi ce dispositif de la « visite à domicile » ?

21 Ce dispositif a été mis en place, car nous nous sommes rendu compte que ces personnes n'ont plus suffisamment de ressources pour demander une aide. D'ailleurs au fur et à mesure des entretiens, nous nous apercevons que les freins sont nombreux : la difficulté à demander de l'aide, l'habitude de s'en sortir seul, pourquoi parler ? Aussi, nous devons montrer aux personnes que nous nous préoccupons d'elles. Nous nous déplaçons pour elles, elles en valent la peine. Ceci est important dans un contexte économique où beaucoup d'agriculteurs-viticulteurs vivent du RSA, n'arrivant pas à vivre des revenus de leur travail.

22 Si leur travail n'est pas reconnu par une rémunération, c'est aussi leur personne qui se trouve atteinte, non reconnue du fait de la confusion identitaire et d'un investissement personnel ne laissant aucune place pour expérimenter autre chose que le travail de la terre. Narcissiquement cela reste vraiment quelque chose de difficile à vivre.

23 Pour certains, ils travaillent uniquement pour conserver un patrimoine qui leur a été transmis et qu'ils ont en charge de conserver pour transmettre à leur tour, s'ils peuvent se marier et avoir des enfants.

24 Le questionnement a donc été : que peut-on faire, comment pouvons-nous nous organiser pour aller à la rencontre des personnes en difficultés qui ne peuvent pas demander de l'aide ? Pour être informés des situations, nous avons donc des « sentinelles », des personnes qui régulièrement se rendent sur le terrain pour diverses

raisons et avec qui nous sommes en lien. Ces personnes reçoivent une formation brève sur les signes précurseurs de la crise suicidaire afin de bénéficier d'un appui. La plupart du temps ce sont des échanges téléphoniques qui permettent d'apprécier l'importance de la situation et les limites de chacun.

## La limite des acteurs : le renoncement

25 Chacun d'entre nous sait que nous ne pouvons pas empêcher quelqu'un de se suicider, mais que nous devons tout mettre en œuvre à notre mesure pour aider l'autre. Ceci nous conduit à renoncer à être des sauveurs. Même si je suis chargée de remettre du lien, il arrive que je m'aperçoive que la personne rencontrée a un très bon contact avec son AS et s'appuie vraiment sur elle. Alors, je vais m'appuyer sur cette relation pour proposer de l'aide, tout en étayant l'AS et tout en restant disponible pour échanger sur la situation. La tentation dans ce type de clinique serait de vouloir absolument sauver l'autre. Aussi, il convient de nous remettre régulièrement à notre place, de renoncer pour passer le relais à quelqu'un d'autre, d'où l'importance d'un travail d'équipe en complémentarité avec des places bien déterminées.

## Les limites de ce dispositif

26 Dans notre clinique, l'effet recherché est d'accompagner la personne, de l'aider y voir un peu plus clair au niveau de ses difficultés afin d'organiser avec elle la prise en charge la plus adaptée à sa situation.

27 Je placerai les limites du dispositif dans la notion de temps. Ce dispositif convient pour un travail psychique de courte durée, pour un étayage temporaire, pour réamorcer du lien. Si un suivi thérapeutique s'avère nécessaire, j'oriente alors la personne vers un CMP qui pourra s'en charger.

28 À la suite de la question du dispositif, c'est la question du cadre qui peut être interrogée. Quel cadre pour cette clinique ?

# Le cadre de travail

29 En général, le cadre de travail est le lieu, le temps, l'aménagement spatial de l'entretien. On peut donc penser qu'il commence dans beaucoup de situations dans le cabinet du psy ou dans la chambre d'hôpital, mais aussi en ce qui me concerne, dans la cuisine ou la salle à manger. Le cadre spatial est choisi par la personne que je rencontre, c'est son cadre et je m'y adapte. Le temps de la rencontre fait partie du cadre, il est consacré uniquement à l'écoute de la souffrance de la personne. Lorsque l'agriculteur accepte que je vienne chez lui pendant une heure pour l'écouter, il accepte implicitement ce cadre. En ce qui me concerne, il est très important que j'arrive à l'heure au rendez-vous qui a été fixé avec le patient. Arriver en retard pourrait signifier un manque d'intérêt pour cette personne. D'ailleurs je pourrais l'avoir oubliée peut-être ? La dévalorisation que je rencontre chez ses personnes est telle qu'arriver en retard ne pourrait faire que confirmer qu'elles n'ont pas beaucoup d'importance et que j'ai des choses bien plus intéressantes à faire.

30 Si le cadre externe est important, le cadre interne me semble primordial. Pour en parler, je vais prendre une vignette clinique.

# Ma visite chez M. F

31 Ce monsieur (73 ans, célibataire s'occupant de son frère handicapé) m'est adressé par la médecin du travail. Elle a eu un contact avec la chambre d'agriculture lui disant que ce monsieur était à bout et qu'il accepte la visite de la psychologue. Je prends donc contact par téléphone avec ce monsieur. M. F confirme donc que cela lui ferait du bien de parler et accepte de me recevoir. Après m'avoir expliqué la route, et percevant sans doute mes difficultés à le localiser, il se propose de venir me chercher au village (en tracteur) si toutefois je ne trouvais pas son habitation. Nous avons donc rendez-vous lundi matin. C'est un endroit en pleine campagne, isolé au milieu des bois, les virages s'enchaînent les uns après les autres et la route se rétrécit toujours davantage. Après avoir réussi à trouver mon chemin, je franchis l'entrée pour me retrouver dans la cour de la ferme de ce monsieur. Je découvre un petit monsieur, voûté, très souriant. En même temps que moi, arrive en camionnette un homme d'une

cinquantaine d'années, son neveu. Alors que M. F vient de me saluer, il renvoie d'emblée son neveu en lui disant de revenir, car « on est occupé », dit-il. Au même moment, le neveu me regarde avec un petit sourire bizarre. J'ai alors l'impression qu'il pense que j'entretiens une relation intime avec ce monsieur. Je ris intérieurement de cette situation et entre dans la cuisine de M. F, où il m'invite. Au moment où je me retourne pour lui dire que j'allais essayer de ne pas salir son sol avec mes chaussures, je m'aperçois qu'il venait de fermer la porte et avait la main sur la clef. Un vent de panique souffle en moi, je me sens prise au piège. Faisant ou tout du moins essayant de faire comme si de rien n'était, je m'assieds à la table de la cuisine. M. F quant à lui s'assied en face de moi. Alors que mon regard se tourne sur la droite, je vois une télévision avec un très grand écran, posée par terre. Je me dis qu'il ne doit pas regarder les infos sur cette télé vu l'endroit où elle se trouve, puis j'aperçois une autre télé plus petite installée face à sa place, sur le buffet, dans son champ de vision. L'idée que ce monsieur regarde des films pornos se met à parcourir mon esprit, je ne sais pas ce qu'il se passe dans cette maison, mais c'est bizarre, j'ai peur. Alors nous commençons à discuter, il me raconte ses problèmes avec ses voisins, ses ventes de terrain, etc. en même temps il ne cesse de me dire qu'il a beaucoup d'amies femmes qui viennent le voir, elles le trouvent agréable, elles disent qu'il est un homme bien, elles passent des bons moments avec lui… elles sont toutes « psychologues », il peut bien discuter avec elles. Tout est confus dans ma tête. Il me parle aussi de son frère handicapé mental qui fait sa thérapie dans les bois ; il marche des journées entières en hurlant, ça lui fait du bien. Pendant qu'il me parle de son frère, je revois une scène du film « l'échange » de Clint Eastwood, où l'on voit des enfants capturés par un malade qui après les avoir kidnappés, les tue. J'imagine qu'il pourrait me séquestrer et me mettre dans une cave, qu'à la place des enfants ce serait des psychologues… ; tout ce contre-transfert m'interpelle. Il me faut absolument me ressaisir, recréer de l'écart dans ce contexte de confusion. Je vais donc insister sur le fait que je suis mandatée par la MSA, que je dois faire un bilan de sa situation à la MSA… je vais donc utiliser la MSA comme tiers, entre lui et moi. J'ai alors recours à une feuille et un crayon pour noter tous les problèmes de M. F afin de rendre des comptes à la MSA. La MSA comme instance supérieure, une instance qui lui rappelle la loi en lui demandant de régler ses cotisations. Je vais donc

essayer de cadrer au mieux afin de gérer ma peur. Je ne m'éternise pas. Alors que je suis debout pour partir, lui reste assis à la table et me dit très doucement « vous partez déjà ? ». Je lui réponds que « oui », et lui rappelle que j'étais venue pour recenser ses difficultés et en informer la MSA. C'est avec soulagement que je me saisis de la poignée de la porte, m'apercevant qu'elle n'était pas fermée à clef, et que je remonte dans ma voiture, là je me sens en sécurité ! Ouf. Je repars absolument pas inquiète pour ce monsieur, mais plutôt commençant à poser des interrogations sur les raisons qui font que l'assistante sociale ne va jamais chez ce monsieur, fait dont il se plaint d'ailleurs. Le fait d'avoir eu recours à mon cadre interne, à ce tiers m'a permis de sentir beaucoup moins de confusion, j'ai alors eu l'impression de reprendre pied.

32 Nous pouvons aussi remarquer la façon dont la question de la sécurité peut se poser dans un tel contexte.

# Conclusion

33 L'objectif de cette clinique est de remettre du lien. Aller chercher le patient là où il se trouve pour l'aider. La plupart des personnes souffrantes se coupent petit à petit de toutes relations amicales, mais aussi familiales. Elles s'isolent, cherchent des solutions aux problèmes, mais la surcharge émotionnelle est parfois telle qu'il n'est pas possible d'élaborer des solutions concrètes, les facultés cognitives ne sont plus à même de fonctionner de façon efficace.

34 Cette pratique à domicile très différente d'une pratique classique en cabinet nous conduit alors à devoir nous appuyer sur un cadre interne faute d'un cadre externe suffisamment stable. Il semble nécessaire que ce dispositif donne lieu à des réflexions de façon à l'enrichir tout en lui conservant toute son humanité.

## NOTES

1 Jacques Brel.

## AUTEUR

**Laurence Bongrand**
Psychologue clinicienne
IDREF : https://www.idref.fr/191604976

# Coup de cœur

# Justin Torres, *Vie animale*

**Jean-Marc Talpin**

## RÉFÉRENCE(S) :

Justin Torres, *Vie animale*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2011, 143 pages, 18 euros.

## TEXTE

1 Ça démarre sur les chapeaux de roues stylistiques et, surtout, ça tient la distance. Ça ne cède pas à la facilité et ça ne s'essouffle pas. Ça, c'est le style et le récit, c'est le souffle d'une écriture et celle d'un homme qui sont son premier roman.

2 « We the animals », titre original américain, est plus puissant, il fait vivre d'emblée le sujet pluriel de la fratrie du livre, quand bien même le narrateur est un sujet singulier, le dernier de la fratrie, un Je pris dans le *Nous* fraternel, parfois familial, un *Je* qui s'invente petit à petit.

3 « We the animals » dit toute l'énergie de ce livre formidable, cette énergie nécessairement un peu folle d'une fratrie aux parents pas toujours fiables, pas toujours sûrs, si follement aimant par moments, disparaissant ou effondrés à d'autres.

4 Passée une quarantaine de pages, l'envie me vint d'écrire un coup de cœur sur ce livre et très vite il commença à s'écrire dans ma tête : la familiarité avec les « brothers et les sisters » de « La pluie d'été » de M. Duras (autre merveille !), mais aussi avec l'univers foisonnant d'E. Savitskaya (par exemple « Marin mon cœur ») et sa capacité à transformer en mythe l'infime du quotidien, à y faire disparaître l'idée même d'ordinaire. Dans ce coup de cœur, il y avait aussi la joie presque inquiétante de l'écriture, la folie familiale aussi, à peine. Et puis ce style jubilatoire, ces trouvailles permanentes qui font rire alors qu'on est assis dans le train et que le voisin vous regarde d'un air un peu interrogateur. Pourtant, à l'avant-dernier chapitre, le vent tourne (je n'en dirai pas plus…) : on ne peut plus écrire tout à fait ce que l'on avait noté dans sa tête, le livre prend une autre gravité et

l'on se dit qu'il fallait fort croire au bonheur, avoir envie de s'y laisser emporter pour s'être ainsi laissé aller.

5 Enfin, ceci : « Vie animale » est le premier livre de Justin Torres qui rend hommage au travail en ateliers d'écriture qui a rendu ce livre possible. Et merci aux Éditions de l'Olivier, grand découvreur de littérature, américaine en particulier.

## AUTEUR

**Jean-Marc Talpin**
IDREF : https://www.idref.fr/087994194
ORCID : http://orcid.org/0000-0002-2979-7442
HAL : https://cv.archives-ouvertes.fr/jean-marc-talpin
ISNI : http://www.isni.org/0000000004710772
BNF : https://data.bnf.fr/fr/15595586

# L’œil du psyclone

# L’œil du psyclone

## TEXTE

Buriez-Caruso

# À propos

# « En général, les cadeaux-déco flambent chez nous ! »

## La gestion des objets intrusifs dans la sphère domestique

**Patrick Ischer**

**DOI :** 10.35562/canalpsy.189

## PLAN

De la dissimulation à l'éviction : le sort des cadeaux encombrants
Pour conclure

## TEXTE

1 Initiées par Marcel Mauss dans les années 1920 tandis qu'il s'escrimait à comprendre comment la cohésion et l'intégration sociale étaient renforcées par les mécanismes des échanges dans les sociétés alors qualifiées de *primitives* (Mauss, 1985 [1923-24]), les recherches plus récentes sur le don ont attesté de sa persistance dans les sociétés modernes et contemporaines. Désirant poursuivre l'entreprise de Mauss, Polanyi et Lévi-Strauss là où ils se sont arrêtés, c'est-à-dire à la porte de la modernité, Godbout (2000 [1992]) a traité du don dans différents champs de la vie sociale et s'est attelé à rendre compte du fait que « […] le don est aussi moderne et contemporain que caractéristique des sociétés archaïques ; qu'il ne concerne pas seulement des moments isolés et discontinus de l'existence sociale, mais sa totalité même » (Godbout, 2000 [1992], p. 21). Parmi les thématiques qui peuvent être appréhendées par le prisme du triptyque donner-recevoir-rendre, le cadeau, bien que considéré comme « une sorte d'avatar abâtardi du don, propre aux sociétés modernes occidentales » (Chevalier & Monjaret, 1998, p. 438), a peu à peu été constitué en objet de recherche autonome. S'il retint dans un premier temps surtout l'attention des auteurs anglo-saxons [1], différentes disciplines s'y sont intéressées (anthropologie, sociologie, psychologie, économie, philosophie) et plusieurs rituels qui ponctuent la vie sociale des individus où il apparaît ont été examinés (anniversaire, Noël, enterrement de vie de jeune fille, mariage, départ

en retraite, etc.). Certains auteurs ont par ailleurs étudié le cadeau fait à soi-même (Mick, 1996 ; Reydet, 1998), d'autres se sont concentrés sur la dimension affective de cette forme particulière du don (Ruth, 1996 ; Yan, 1996) et d'autres encore ont rendu compte du malaise que peut ressentir un receveur qui se trouve face à un cadeau qu'il considère comme raté (Montant, 1998).

2 Sophie Chevalier (1998), qui est l'une des rares à avoir travaillé sur les bibelots et les meubles reçus en cadeau, insiste quant à elle sur la reconnaissance et la réévaluation du lien social et de la relation au donateur. Selon elle, « s'approprier un présent, c'est reconnaître son rapport aux autres, et accepter d'entretenir des liens avec eux » (Chevalier, 1998, p. 508). Mais que se passe-t-il lorsque le cadeau-décoration n'est pas au goût du donateur ? Comment ces intrus destinés à décorer le logement sont-ils gérés et où sont-ils relégués ? Quelles stratégies sont adoptées pour préserver un espace domestique personnalisé sans pour autant altérer le lien social (voire affectif) entretenu avec le donneur ? Ce sont à ces quelques questions que je tenterai de répondre dans le cadre de cette contribution qui s'appuie sur un matériau empirique constitué par trente entretiens compréhensifs et semi-directifs que j'ai conduits avec des personnes (autant de femmes que d'hommes) qui ont toutes suivi (ou suivent encore au moment de l'entretien) une formation supérieure (Haute École, Université). En revanche, elles sont issues de milieux socioculturels hétérogènes, leurs activités professionnelles sont relativement variées (banquier, éducateur, enseignant, responsable de ventes, graphiste, géographe, architecte d'intérieur, artiste, etc.) et leurs revenus mensuels se situent entre 3'000 et 12'000 CHF [2]. À noter encore que mes informateurs ont entre 25 et 40 ans, sont locataires (à l'instar des deux tiers des ménages suisses), n'ont pas d'enfants et vivent dans les zones urbaines de la Suisse francophone [3].

Nicolas Brachet (blog.precipites.net)

# De la dissimulation à l'éviction : le sort des cadeaux encombrants

3 Parmi toutes les personnes avec lesquelles je me suis entretenu, seules deux affirment ne jamais avoir reçu de cadeaux de décoration embarrassants. Toutes les autres ont vécu au moins une fois l'expérience de devoir affronter ce moment délicat qui invite à ne pas désobliger un généreux donateur convaincu de faire plaisir en participant à ce jeu social qu'est le don. Qu'il s'agisse d'un membre de la famille nucléaire ou élargie, d'un ami proche ou d'une connaissance, d'un élève ou d'un ami des parents, il convient de signaler que presque tous ont inscrit leur acte dans un contexte ritualisé : pendaison de crémaillère, anniversaire, Noël, mariage, etc. S'agissant des cadeaux mentionnés par mes informateurs, on constate qu'ils sont pour le moins variés : un faux Œuf Fabergé, « *des chats suspendus sur des chaises en vieux bois peint* », une crousille, des petits animaux en résine, un tableau peint par le donateur, « *une*

*boîte à chocolat sur laquelle est dessinée une vache qui rigole* », des pommes de pin, des pives, un saladier, une boule de Noël en forme de cornichon, un vase, un bougeoir, un pot traditionnel portugais, un cadre pour photographies, une salière, « *des petits plats rigolos* », un bricolage réalisé par un enfant, une boîte en céramique en forme de citrouille, etc.

4 Au moment de déballer ce qui sera systématiquement considéré comme un cadeau raté, peu d'entre eux trouvent le courage de faire preuve d'honnêteté : empruntés et gênés, ils font ce qu'ils peuvent pour maintenir la face et ne pas laisser transparaître leur dégoût. Cette épreuve peut par ailleurs susciter de l'incompréhension chez celui qui reçoit. C'est même avec une certaine amertume que Christine [4] me confie, au sujet d'un cadeau offert par sa sœur : « *ma sœur m'a offert des espèces de récipients en plastique sur lesquels il y a écrit des trucs genre "vous n'allez pas me laisser ça". Un truc hyper gadget et en fait je déteste les trucs gadgets, mais vraiment. Et il y a un moment où tu te dis que c'est pas possible qu'ils aient pas encore compris. […] Ce qui est bizarre, c'est la manière dont les gens de ma famille me voient : un peu l'artiste qui a des goûts originaux. Mais je ne suis pas sûre que ce soit vraiment original… c'est original par rapport à eux* » (Christine, 28 ans, étudiante en architecture). Reprenant les termes de Montant (1998), nous pouvons ici affirmer que les donateurs ne reconnaissent pas le statut et le goût de Christine. De fait, leur cadeau peut être considéré comme un affront par celle-ci (une « agression », diront les tenants de la théorie de la défensivité).

5 Par la suite, le cadeau qui ne plaît pas pose évidemment certains dilemmes à son receveur qui se trouve dans la situation souvent inconfortable de le gérer et lui réserver un sort qui ne vienne pas mettre à mal le lien entretenu avec le donneur. Car le cadeau-décoration a ceci de singulier qu'il doit être exposé dans le logement. Or, nous dit Serfaty-Garzon, « *l'habitat est une création délibérée par l'habitant d'un rapport dynamique d'appropriation de son espace propre. Cette appropriation est ainsi une expression individuelle. Elle relève de l'affirmation identitaire de l'habitant. En ce sens, l'habitat est le projet d'engager l'espace habité dans la construction de soi* » (Serfaty-Garzon, 2003b, p. 66). La psychologue environnementale exprime, dans un autre ouvrage, l'importance des objets dans cette

réalisation : « *Les objets sont au cœur d'enjeux de "personnalisation", d'une expression dont l'objectif premier est d'être individualisante et de soutenir une réalisation de soi* » (Serfaty-Garzon, 2003a, p. 114). Considérant en outre que le salon offre une présentation de soi au visiteur qui se voit renseigné sur son hôte, comment ces objets déplaisants peuvent-ils trouver une place dans un univers esthétique qui leur serait totalement hermétique et inaccessible s'ils n'avaient pas été offerts ?

6 La gestion est généralement épineuse si l'objet a été donné par un proche qui pourrait remarquer l'absence de son cadeau et s'offusquer de cette exclusion. La plupart ne peut d'ailleurs se résoudre à se désencombrer de ces objets : « *si c'est quelqu'un de très proche, je ne vais pas le foutre loin* », confie Judith (31 ans, monteuse). Cet acte est jugé symboliquement inconcevable, puisque refuser le don, nous dirait Mauss (1985 [1923-24]), reviendrait à nier le lien social. C'est pourquoi sont mises en place des stratégies qui visent à conserver ledit cadeau tout en maintenant un univers esthétique qui corresponde à ceux qui l'ont édifié. Ne pouvant se contraindre d'exposer un objet qui ne leur convient pas, la quasi-totalité des personnes rencontrées opte pour diverses formes de dissimulation. C'est ainsi que certains cadeaux-décoration sont subtilement glissés derrière d'autres objets ou disposés en haut d'une étagère, là où seul le visiteur curieux saura remarquer sa présence. C'est cette option qu'a notamment retenue Ludovic : « *des amis m'ont offert une photo qu'ils ont mise dans un cadre qu'ils ont décoré avec une espèce de pâte à modeler. Et autant la photo je la trouvais belle, autant l'attention je la trouvais sympa, mais autant la décoration je trouvais ça dégueulasse. Et c'est un objet que j'ai toujours eu, mais que je mets très haut sur une étagère* » (Ludovic, 35 ans, enseignant). Il arrive aussi qu'ils soient exposés dans d'autres pièces que le salon, comme la chambre à coucher ou les toilettes. Après avoir caché un tableau offert par sa mère entre deux meubles, Nicolas s'est finalement résolu à l'afficher dans cet espace singulier où la cohésion n'est, selon lui, pas indispensable : « *ma mère s'est depuis peu mise à la peinture. Et le gros truc, c'est qu'elle a commencé à offrir ses peintures. Donc t'es très poli, tu dis que c'est très joli, mais t'espères juste qu'elle ne t'en offre pas. Jusqu'au jour où elle t'en offre une. Elle est restée très longtemps entre deux meubles, donc cachée. Et récemment, je me suis dit : "Elle vient*

*quand même de temps en temps" et j'ai mis son tableau aux toilettes. Parce que les toilettes, c'est devenu la pièce un peu fourre-tout, pour tout et n'importe quoi. C'est pas la pièce où je mets les rebuts : c'est des choses que j'aime bien, mais des choses qui n'auraient pas tellement de place ailleurs et c'est pas très grave s'il n'y a pas de cohésion* » (Nicolas, 37 ans, géographe). Une autre stratégie consiste à simplement entreposer certains objets dans des boîtes ou des placards. Quelques-uns envisagent d'ailleurs cette étape comme une trêve avant que le cadeau ne soit jeté : « *je crois que je le mets au réduit et puis il prend la poussière un moment et au prochain déménagement, je bazarde* », affirme Simon (25 ans, géographe).

7 Certains cadeaux ne peuvent quant à eux jouir de ce moratoire. Lorsque le lien avec le donateur est relativement faible et que le cadeau-décoration n'est pas au goût du receveur, son fatum est en effet invariablement le même : la poubelle. Ainsi en est-il du calendrier offert par les voisins, des bricolages que les enfants donnent à leur institutrice ou, plus généralement, de tous les bibelots qui viendraient briser l'harmonie du salon : « *quand c'est un truc qui n'irait pas dans le salon qui est offert par des gens que tu ne connais pas bien, tu dis : "Merci, c'est sympa !" et le truc passe à la poubelle. Et c'est pas grave, parce que les gens ne vont pas revenir* » (Nicolas, 37 ans, géographe). Moins radicaux, mais tout aussi déterminés à se débarrasser d'un objet dont la présence est difficilement admise, d'autres les donnent plus loin (soit à des amis, soit à des associations caritatives). Quelques personnes ayant pris part à cette étude n'hésitent cependant pas à éliminer des intrus que leur ont offerts leurs parents. Considérant sa mère comme « un aimant à déco », Quentin ne laisse que peu de répit aux cadeaux-décoration qu'elle lui donne ponctuellement : « *ma mère ramène beaucoup de pives et de pommes de pin qu'elle décore avec une petite couronne et moi je trouve que ça fait des très bons allume-feu. Je les utilise pas en termes de déco… en général, les cadeaux déco flambent chez nous* » (Quentin, 32 ans, artiste contemporain). Ne pouvant quant à elle se résigner à simplement jeter un bibelot reçu de sa mère, Rebecca (37 ans, avocate) a préféré attendre le moment opportun pour que survienne l'accident qui lui fut fatal : selon ses termes, celui-ci s'est « *malencontreusement* » cassé une semaine après avoir été intégré au système d'objets qui composent son salon. Ces actes

irréversibles sont bien souvent le fait de ceux qui sont décidés à rompre avec une esthétique (im)mobilière transmise lors de leur prime socialisation. Ayant connu une mobilité sociale verticale et/ou transversale (Bourdieu, 1979), tout se passe comme si ces personnes affichaient un désir de se distancer du modèle parental et, incidemment, du style de vie propre à la position dans l'espace social qui leur était alors familier.

# Pour conclure

8 Les cadeaux-décoration ratés sont d'autant plus encombrants et problématiques qu'ils peuvent être envisagés comme des intrus venant perturber l'équilibre d'un univers domestique donné. Considérant l'aménagement de l'espace comme un marquage, une personnalisation et une appropriation qui traduisent le désir d'investir affectivement son chez-soi en y exprimant ses goûts (Haumont, 1976), on comprend pourquoi ces objets peuvent être relégués dans les armoires, voire carrément jetés, actes qui dépendent, nous l'avons vu, du lien entretenu avec le donateur, de la nature de l'objet, mais aussi de la détermination du receveur. Et lorsque l'on sait que « *l'objet-cadeau contient une relation et médiatise le lien qui relie le donataire et le donateur* » (Chevalier, 1998, p. 508) et que ce type de don s'inscrit dans une communication symbolique et non verbale entre le donneur et le receveur et qu'il permet de renseigner sur les valeurs et le statut social que chacun attribue à l'autre (Belk & Coon, 1993), il faut une certaine audace pour offrir un cadeau-décoration, car les conséquences de cet acte peuvent être à double tranchant : soit le cadeau est réussi, auquel cas le donateur gagne en reconnaissance, soit il est raté et il voit son capital symbolique se dégrader.

9 Selon Belk (1996), l'une des caractéristiques du cadeau parfait est qu'il soit approprié à son receveur. Sophie Montant (1998) écrit quant à elle que les cadeaux peuvent être qualifiés négativement, voire être annulés, si certaines règles ne sont pas respectées, notamment : « *Règle VII : on offre un cadeau convenant au statut du donataire* » et « *Règle VIII : on offre un cadeau au goût du donataire* » (Montant, 1998, pp.450-451). Or nous avons pu voir que nombreuses sont les situations où ces conditions ne sont pas

remplies. Est-ce par crainte de voir leurs enfants, leurs frères, leurs sœurs, leurs petits-enfants, leurs amis prendre une distance symbolique avec les goûts qui leur sont propres que les donateurs échappent à un sens de l'observation qui leur éviterait d'offrir des cadeaux ratés ? Tout se passe en effet comme s'ils évitaient de faire preuve d'altruisme [5] pour nier le fait que des frontières symboliques et sociales (Lamont & Molnár, 2002) peuvent être érigées au sein d'une même famille, d'un même groupe d'amis. D'un autre côté, le donneur ne peut systématiquement être tenu pour responsable. Certains propos – parfois virulents – que nous avons ici retranscrits laissent souvent entendre une dévalorisation des goûts du donneur qui peut être interprétée comme de l'ethnocentrisme de classe. Ceci est d'ailleurs d'autant plus vrai pour ceux qui ont connu une mobilité sociale qui les incline à se distancer de leur milieu d'origine afin de mieux adopter les codes esthétiques de leur nouveau groupe d'appartenance. Ce faisant, ils deviennent des « difficult recipients » (Otnes, Lowrey, & Kim, 1993) et le double sens, dans les langues germaniques, du mot « gift » – cadeau et poison – s'avère plus qu'à propos.

## BIBLIOGRAPHIE

Belk, R. W. (1996) « The Perfect Gift ». In C. Otnes & R. F. Beltramini (Eds.), *Gift Giving. A Research Anthology* (pp. 59-84). Bowling Green : Bowling Green State University Popular Press.

Belk, R. W., & Coon, G. S. (1993) « Gift Giving as Agapic Love: An Alternative to the Exchange Paradigm Based on Dating Experiences ». *Journal of Consumer Research* (20), 393-417.

Bourdieu, P. (1979) *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Chevalier, S. (1998) « Destins de cadeaux ». *Ethnologie française*, XXVIII (4), 506-514.

Chevalier, S., & Monjaret, A. (1998) « Dons et échanges dans les sociétés marchandes contemporaines ». *Ethnologie française*, XXVIII (4), 437-442.

Godbout, J. T. (2000 [1992]) *L'esprit du don*. Paris: La Découverte.

Haumont, N. (1976) « Les pratiques d'appropriation du logement ». In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *L'appropriation de l'espace. Actes de la III^e Conférence de Psychologie de l'Espace construit* (pp. 227-235). Louvain-la-Neuve : CIACO.

Lamont, M., & Molnár, V. (2002) « The Study of Boundaries in the Social Sciences ». *Annual Review of Sociolog y*(28), 167-195.

Mauss, M. (1985 [1923-24]) « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». In M. Mauss (Ed.), *Sociologie et anthropologie* (pp. 145-279). Paris : Presses Universitaires de France.

Mick, D. G. (1996) « Self-Gifts ». In C. Otnes & R. F. Beltramini (Eds.), *Gift Giving. A Research Anthology* (pp. 99-120). Bowling Green : Bowling Green State University Popular Press.

Montant, S. (1998) « L'invention d'un code : du malaise à la justification ». *Ethnologie française*, XXVIII(4), 445-456.

Otnes, C., & Beltramini, R. F. (1996) « Gift Giving and Gift Giving: An Overview ». In C. Otnes & R. F. Beltramini (Eds.), *Gift Giving. A Research Anthology* (pp. 3-15). Bowling Green : Bowling Green State University Popular Press.

Otnes, C., Lowrey, T. M., & Kim, Y. C. (1993) « Gift Selection for "Easy" and "Difficult" Recipients: A Social Roles Interpretation ». *Journal of Consumer Research*, 20, 229-244.

Reydet, S. (1998) « Le rôle de l'humeur dans le processus d'achat de cadeau à soi-même ». Paper presented at the Actes de la 3e Journée de Recherche en Marketing de Bourgogne.

Ruth, J. A. (1996) « It's the Feeling That Counts: Toward an Understanding of Emotion and Its Influence on Gift-Exchange Processes ». In C. Otnes & R. F. Beltramini (Eds.), *Gift Giving. A Research Anthology* (pp. 195-214). Bowling Green : Bowling Green State University Popular Press.

Serfaty-Garzon, P. (2003a) *Chez-soi. Les territoires de l'intimité*. Paris : Armand Colin.

Serfaty-Garzon, P. (2003b) « Le Chez-soi: habitat et intimité ». In M. Segaud, J. Brun & J.-C. Driant (Eds.), *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement* (pp. 65-69). Paris : Armand Colin.

Yan, Y. (1996) *The Flow of Gifts: Reciprocity and Social Networks in a Chinese Village*. Stanford : Stanford University Press.

## NOTES

1 Pour une revue relativement complète de la littérature scientifique nord-américaine sur la thématique du cadeau, voir Otnes et Beltramini.

2 Soit, au moment de rédiger cet article, entre 2 500 et 9990 euros.

3 Cet article est issu d'une thèse de doctorat qui porte, entre autres, sur la construction des goûts en matière d'habitat. L'objectif de cette recherche est notamment de saisir comment les codes esthétiques (im)mobiliers

défendus par les individus se sédimentent et évoluent durant leur trajectoire résidentielle et comment le mobilier et les objets de décoration sont mis en scène afin que le logement reflète au mieux son habitant.

4 Tous les prénoms sont fictifs.

5 Autre caractéristique évoquée par Belk, qui écrit par ailleurs « […] it is also important that the intent of the gift is to please the recipient rather than the giver » (Belk, 1996, p.67).

## AUTEUR

**Patrick Ischer**
Doctorant, Université de Neuchâtel (Suisse)
IDREF : https://www.idref.fr/158356985
ISNI : http://www.isni.org/0000000365532027
BNF : https://data.bnf.fr/fr/16568138

# Le coin du chineur

# À la découverte du Père pénard…

**DOI :** 10.35562/canalpsy.192

## TEXTE

Élisabeth Veyret

1 À l'occasion de cette première rubrique, en résonance avec le thème de ce numéro, Canal Psy a déniché pour vous un des anciens numéros de la **Nouvelle Revue de Psychanalyse**, fondée en 1970 et dirigée par J.B. Pontalis jusqu'en 1994.

2 Cette revue compte un ensemble de 50 volumes, qui sont chacun centrés sur un thème qui a suscité, orienté et organisé une réflexion d'un collectif d'auteurs. Libre de toute appartenance à une institution psychanalytique ou universitaire comme de toute allégeance à la parole d'un Maître, la **Nouvelle Revue de Psychanalyse** n'a, au cours de ses années de publication, obéi qu'à une seule exigence : rendre

sensible, sans l'effacer, l'animation de l'inconscient, rendre son travail intelligible sans prétendre le maîtriser.

3 Le **N° 9** de cette revue, paru au printemps 1974 et intitulé **Le dehors et le dedans**, se proposait alors d'explorer la dimension spatiale en lien avec l'analyse. De très beaux textes s'y retrouvent sur la psychanalyse de l'espace (Paul Schilder), l'espace de l'inquiétante étrangeté (Sami-Ali) et les emboîtements (Annie Anzieu), enfin des ponts sont jetés entre les domaines de l'architecture et la question du corps (Françoise Choay).

4 Si cela vous intéresse, vous trouverez ce numéro (et bien d'autres) dans les rayonnages du Père Pénard…

> **CHINEUR, CHINEUSE** [ʃinœʀ, øz] n. ~1847 ; de 2. *chiner*
> 1• N. m. Brocanteur. ◊ N. Personne qui aime fouiller dans les marchés d'occasion. 2• VIELLI personne qui chine (2°) ; moqueur

5 Le Père Pénard
2, quai Fulchiron - 69005 Lyon
04.78.38.32.46.

http://www.perepenard.com
http://www.livre-rare-book.com/c/b/le-pere-penard

6 ouverture 7 jours sur 7,

du lundi au vendredi, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures,
le samedi, de 10 heures à 19 heures,
le dimanche, de 10 heures à 13 heures et de 15 heures à 19 heures.

Élisabeth Veyret

7 Fondée en 1993, dans les mêmes locaux que la plus ancienne librairie d'occasion de Lyon de 1840, la **librairie du Père Pénard** est spécialisée dans les domaines suivants : Presse, revues et magazines anciens, Policier, Science-fiction, Bande dessinée et livres de poche.

8 Quelques livres de psychologie “poche” vous attendent dès l’entrée, mais il vous faudra grimper à l’étage (sans se laisser tenter au passage par l’impressionnant rayon des série noire), pour trouver un petit échantillonnage du fond très important de revues en psychologie et en psychanalyse que peut nous proposer le libraire, Laurent Debœuf.

9 Sur internet, une grande partie de ce stock est à votre disposition.

10 *Revue Française de Psychanalyse*, *Nouvelle revue de Psychanalyse*, *Correspondances Freudiennes*, *Revue Française de Psychologie et de Psychothérapie de Groupe*, *Revue Française de Psychosomatique*, *La revue de la Cause Freudienne*, *Topique*, *Revue de Psychanalyse de l’enfant*, *Revue Le coq-Héron - Psychanalyse*, *Le mouvement psychanalytique*, *Revue Autrement*, *etc.*

11 **Le Père Pénard** vous propose un grand nombre de numéros de ces revues, parfois des collections complètes, à partir de 7 euros l’exemplaire, jusqu’à 20 euros pour les numéros les plus conséquents.